



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Eur. 511^m—

1695, 11
Mercure

<36624560820018

<36624560820018

Bayer. Staatsbibliothek

33

MERCURE

GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

NOVEMBRE 1695.



A PARIS,

Chez MICHEL BRUNET, Grand' Salle
du Palais, au Mercure Galant.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du *Mercure Galant* le
premier jour de chaque Mois, & on le
vendra Trente sols relié en Veau &
Vingt-cinq sols en Parchemin.

A PARIS,
Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans
la Salle des Merciers, à la Justice.
T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.
Et MICHEL BRUNET, Grand'Salle
du Palais, au *Mercure Galant*.

M. D C. X C V.

Avec Privilege du Roy,

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google



A V I S.

Quelques prieres qu'on ait faites jusqu'à present de bien écrire les noms de Famille employez dans les Memoires qu'on envoie pour ce Mercure, on ne laisse pas d'y manquer toujours. Cela est cause qu'il y a de temps en temps quelques uns de ces Memoires dont on ne se peut servir. On reitere la mesme priere de bien écrire ces noms, en sorte qu'on ne s'y puisse tromper. On ne prend aucun argent pour les Memoires, & l'on employera tous les bons Ouvrages à leur tour, pourveu qu'ils ne desobligent personne, & qu'il n'y ait rien de licentieux. On

A ij

AVIS.

prie seulement ceux qui les envoient, & sur tout ceux qui n'écrivent que pour faire employer leurs noms dans l'article des Enigmes ; d'affranchir leurs Lettres de port, s'ils veulent qu'on fasse ce qu'ils demandent. C'est fort peu de chose pour chaque particulier, & le tout ensemble est beaucoup pour un Libraire.

Le Sieur Brunet qui debite presentement le Mercure, a rétabli les choses de maniere qu'il est toujours imprimé au commencement de chaque mois. Il avertit qu'à l'égard des Envois qui se font à la Campagne, il fera partir les paquets de ceux qui le chargeront de les envoyer avant que l'on commence à vendre icy le Mercure. Comme ces paquets seront plusieurs jours en chemin, Paris ne laissera pas d'avoir le Mercure

A V I S.

long-temps avant qu'il soit arrivé dans les Villes éloignées, mais aussi les Villes ne le recevront pas si tard qu'elles faisoient auparavant. Ceux qui se le font envoyer par leurs Amis sans en charger ledit Brunet, s'exposent à le recevoir toujours fort tard par deux raisons. La première parce que ces Amis n'ont pas soin de le venir prendre sitôt qu'il est imprimé, outre qu'il le sera toujours quelques jours avant que l'on en fasse le débit; & l'autre, que ne l'envoyant qu'après qu'ils l'ont lu eux & quelques autres à qui ils le prêtent, ils rejettent la faute du retardement sur le Libraire, en disant que la vente n'en a commencé que fort avant dans le mois. On évitera ce retardement par la voye dudit Sieur Brunet, puis qu'il se charge de faire

A iij.

A V I S.

les paquets luy-mesme, & de les faire porter à la Poste ou aux Messagers, sans nul interest, tant pour les Particuliers que pour les Libraires de Province, qui luy auront donné leur adresse. Il fera la mesme chose generally de tous les Livres nouveaux qu'on luy demandera, soit qu'il les débite, ou qu'ils appartiennent à d'autres Libraires, sans en prendre pour cela davantage que le prix fixé par les Libraires qui les vendront. Quand il se rencontrera qu'on demandera ces Livres à la fin du mois, on les joindra au Mercure, afin de n'en faire qu'un mesme paquet. Tout cela sera executé avec une exactitude dont on aura lieu d'estre content.



MERCVRE GALANT

NOVEMBRE 1695.

LES grandes & mer-
veilleuses qualitez du
Roy n'éclatent pas
moins par le rendre amour
que ses Sujets ont pour luy,
que par le grand nombre de
Conquestes, qui ont mis sa

A iijj

8 MERCURE

gloire au plus haut degré où aucun Monarque ait pû jamais élever la sienne. Ceux à qui l'étude des belles Lettres a donné quelque talent pour écrire , s'ils n'ont pas l'avantage de le servir de leur bras dans ses Armées, emploient leurs Plumes à publier ce qui fera l'admiration des Siecles les plus éloignez du nostre , & tous unanimement forment des vœux pour la conservation de sa Personne sacrée, qui est la chose du monde qui importe le plus à toute la France. Je

GALANT. 9

vous ay déjà fait part de plusieurs Prières qui ont esté faites pour obtenir la continuation des graces du Ciel sur ce grand Prince. En voycy une nouvelle, par laquelle on demande ce qui est le plus selon son cœur, c'est à dire, la fin d'une Guerre qui depuis tant d'années trouble le repos de toute l'Europe.

PRIERE A DIEU, pour le Roy.

C'Est vous, Seigneur, c'est
vous qui nous avez donné

10 MERCURE

Pour Roy le plus zélé des Monarques du monde,

*Et qui l'ayant à regner destiné,
L'avez doié du don de sagesse
profonde.*

*Nous reconnoissons que par
vous,*

*Contre tant d'Ennemis de son
bonheur jaloux,*

*Tous ses pas ont esté suivis de la
Victoire.*

*Pour comble de faveurs, faites
qu'à ses Sujets,*

*Qui par ses grands travaux ont
acquis tant de gloire,*

*Il fasse enfin goûter les douceurs
de la Paix.*

GALANT. II

Cette Priere est de M^r Lucas, Avocat au Parlement, dont le zele pour le Roy, a déjà paru en d'autres Ouvrages.

Le 18. du mois passé, le Pere Premon, Prestre de la Congregation de la Doctrine Chrestienne, & Professeur de Rhetorique au College de Lesquile à Toulouse, prononça un Discours Latin à l'honneur de Sa Majesté, sur le rétablissement de l'Academie des Jeux Floraux, & il le fit avec tant de grace, qu'il receut un applaudissement

MERCURE

general. Il dit d'abord que les plus grands Rois estoient ceux qui avoient le plus aimé les Lettres ; que le Prince que nous servons ayant effacé par ses grandes actions la gloire de tous les Prédecesseurs , les avoir aussi surpassez en magnificence, ou en attirant les Sçavans dans son Royaume, ou en récompensant ceux de ses Sujets, qui par un sçavoir extraordinaire s'estoient rendus dignes de ses liberalitez. Il fit voir ensuite les soins que ce grand Monarque avoit pris pour rendre la France

GALANT. 13

recommandable par les Academies, après l'avoir affermie par la valeur & par les armes. Il ajoûta que de toutes les Assemblées des Sçavans, celle qui meritoit le mieux la protection, estoit celle des Jeux Floraux. *En effet, dit-il, une Academie qui depuis près de quatre cens ans a pris sa naissance dans cette Ville, & qui a donné de l'exercice aux plus grands Rois des siècles passés, qui ont voulu eux mesmes disputer le prix qu'elle distribue tous les ans, sembloit meriter par sa noblesse, & par son antiquité, les soins du plus*

14 MERCURE

grand Roy de la terre. Il y eut dans ce Discours beaucoup d'érudition & d'éloquence, & tous ceux qui l'entendirent en furent tres-satisfaits. Si j'en reçois un Memoire plus exact, comme on me le fait esperer, je vous en feray part le mois prochain.

Je vous envoyay au mois de Juiller une Lettre intitulée , *Réponse à la Lettre de M^r de la Brosse, inserée dans le Mercure du mois de Mars 1694. touchant la Fièvre maligne.* Ce que vous allez lire est une Réponse du même M^r de la Brosse à cette Lettre.

MONSIEUR,

J'ay lû la Réponse que vous m'avez faite au mois de Juillet dernier, sur la Lettre que j'ay écrite le mois de May 1694. sur la Fièvre maligne; & comme vous y trouvez des contradictions, j'ay cru y devoir répliquer, tant pour vous faire connoître la verité de ce que j'ay avancé, que pour vous porter à faire des reflexions sur la Saignée, dont vous dites qu'on ne sçauroit se passer pour la guerison des

16 MERCURE

Fièvres malignes ; & pour entrer en matiere , je commence par la premiere des contradictions que vous alleguez sur ce que je dis en la page 13. que l'esprit arsenical que j'établis pour la cause de ces Fièvres , est acre & corrosif , ce qui est opposé , selon vostre jugement , à ce que dans la page 29 je dis que le sang est coagulé & épaissi par des sels acres & corrosifs , & vous prétendez que les sels acres & corrosifs donnent au contraire la fluidité au sang , & pour le justi-

fier , vous alleguez les sels alkalis , qui sont des corrosifs caustiques , & qui rendent le sang fluide, & que l'Arsenic & le Sublimé en font de même , & par conséquent que l'esprit arsenical ne peut pas causer un épaisissement ou une coagulation au sang.

Si vous aviez donné une plus grande étendue à vostre pensée & parcouru les opérations Chymiques, vous auriez trouvé que les esprits font des effets bien contraires à ceux des corps, mais comme les raisons ne suffi-

Novemb. 1695.

B

18 MERCURE

sent jamais si elles ne sont appuyées par l'expérience, vous n'avez qu'à en venir à la preuve, & pour cet effet tirez l'esprit de l'Arsenic par la retorte y joignant un recipient bien luté. Dès que l'operation sera à moitié faite, attachez une fisselle au recipient, & mettez un chien dans la chambre. Faites passer la fisselle par un trou que vous ferez à la porte, & l'ayant fermée, tirez la fisselle pour casser le recipient, & vous verrez que par la malignité de la vapeur arsenicale qui s'exhalera dans

la chambre , le chien , après plusieurs accidens , crevera , & en faisant l'ouverture de son corps , vous trouverez que ce que j'avance de l'esprit arsenical est veritable ; & voila le veritable moyen de terminer les contestations qui souvent donnent lieu à gâter du papier & à perdre du temps sans rien decider ; outre que si vous aviez fait reflexion sur la difference qu'il y a entre les mineraux & leurs esprits , vous n'en confondriez pas l'action. L'effet de l'antimoine en son

B ij

20 **MERCURE**

estat naturel est bien différent de son esprit & de ses fleurs ; le sel commun cause la soif, & son esprit l'appaise.

Mais j'admire vostre pensée quand vous dites à la page 26. que l'esprit vitriolique malin & cet esprit arsenical & caustique, sont la cause des fievres malignes ; je connois trop bien la nature des vitriols pour tomber dans vostre sentiment. Vous devez sçavoir qu'il n'y a point de vitriol sans metal, ni de metal sans partie arsenicale , à l'exclusion peut-

GALANT. 21

estre de l'or , & ainsi le vitriol ne contient en luy aucune malignité que celle qu'il reçoit de la partie arsenicale du metal dont il est composé ; outre que le sel acide qui ronge en passant les veines des mines metalliques, & qui forme le vitriol, le fixe & ne peut estre porté en l'air comme l'esprit arsenical qui est fort volatil, à raison de quoy il infecte souvent ceux qui travaillent aux mines.

Il semble par la suite de vostre discours que tous les mouvemens du corps hu-

22 MERCURE

main se doivent faire par le moyen des acides & des alkalis. Cependant je suis persuadé que l'action des acides & des alkalis n'est qu'accidentelle, & que le mouvement qui fait la vie & toutes les actions de la vie, partent d'un principe naturel ; que dans tous les estres vivans, il y a un seul moteur qui doit conserver son mouvement selon les loix qui luy ont esté prescrites par l'Auteur de la Nature ; que c'est luy qui est l'Ouvrier de toutes les parties du corps humain, tant solides

GALANT. 23

que fluides , contenant que
contenuës : ce qu'Hippocra-
te a tres-bien reconnu quand
il a divisé le corps humain en
parties contenant , conte-
nuës & impetueuses , enten-
dant par les impetueuses , les
esprits , sans la connoissance
desquels il est impossible de
guerir aucune maladie , que
par hazard ; aussi il n'y a aucun
Medecin qui soit assuré de
guerir la moindre maladie.

En effet , si on ne connoist
pas ce premier Moteur qui
fait la vie , comment con-
noistre ce qui fait la maladie.

24 MERCURE

& la mort ? Quand Dieu a créé le Ciel & la Terre , ils ont esté sans mouvement jusques à ce qu'il eust créé la lumiere , de laquelle il s'est servy pour donner le mouvement , & la vie à tous les Corps , & ainsi il n'y a ni vie , ni mouvement que par cette Lumiere , qui est pleine de vie ; car dès que cette Lumiere vient à cesser , les Corps perissent. Or il est constant que ce qui donne ce premier mouvement , le doit toujours continuer , n'y ayant rien qui se meuve de soy-mesme.

Je

Je reviens à vostre Lettre, où vous dites page 12. que j'ay avancé que tous les Vegetaux & Animaux ensemble ne scauroient rendre l'Air contagieux, & causer des maladies contagieuses, & que cependant j'avance ensuite, que tous les Corps sont composés des mesmes principes, & par là vous concluez que de ces principes il peut sortir des Corps malins, qui portez au dedans de nous par le moyen de l'Air que nous respirons, y causent selon les dispositions qui s'y trouvent de cruels

Novembre 1695. C

26 MERCURE

desordres. Je n'ignore pas, Monsieur, qu'un mauvais air ne cause des maladies, & j'ay trop voyagé pour n'avoir pas reconnu la variété des Climats & leurs effets, & remarqué que les lieux, à raison des marécages où ils sont situés, causent beaucoup de maladies; mais ceux qui en sont atteints, estant transportez à des lieux voisins ne les communiquent pas à d'autres, ce qui arrive pourtant à ceux qui sont atteints des maladies contagieuses; & pour appuyer vostre sentiment, vous dites

dans le page 14. On ne ſçau-
roit nier une mutuelle communi-
cation de l'Air avec les Corps,
& qu'il eſt bien difficile que l'un
ſoit infecté, ſans que l'autre ſ'en
reſſente, d'autant que l'air reçoit
les exhalaiſons de tous les Corps.

Selon voſtre ſentiment,
tous les gens d'une Ville
periroient, lors qu'une mala-
die Epidémique regneroit, ce
qui eſt tellement contraire à
l'expérience, que cela ne
mérite pas d'eſtre réfuté,
l'ayant déjà aſſez expliqué,
& je n'aime pas à remplir
mes Lettres de choſes inutiles.

28 MERCURE

Je passe à ce que vous dites que j'ay avancé, que dans l'Homme même il se produit des Sels qui causent des accidens semblables à ceux que produisent les vapeurs malignes de l'Arsenic, mais qui terminent leur malignité dans le sujet qui les produit, sans se communiquer à quelqu'autre ; ce que vous trouvez contraire à ce que je dis en la page 35. & 36. que les esprits sont plutôt dissipés en cette fièvre, & qu'ils font tant d'effort, qu'ils subliment & font sortir cet esprit ma-

lin & subtil par la peau avec quelque peu de la fleur du sang, & que la malignité ne manque pas de sortir. Avant que je vous réponde là-dessus, il est bon que je vous dise que l'Imprimeur a manqué, ayant mis, *font plutôt distinguez*, au lieu de, *plû-tôt dissipez*; & vous prétendez que ce que j'ay dit cy-dessus, que j'avoüe que ce venin estant poussé vers la superficie de la peau, & transpirant ensuite, ne peut que charger l'air, & de là passer dans les Corps de ceux qui

C iij

30 MERCURE

approchent les malades. Ce qui est aisé de voir, dites-vous, dans les grosses Familles, où ces maladies ont toujours des suites.

Pour moy, je ne comprends pas où vous trouvez de la contradiction dans ce que vous venez de rapporter, puisqu'il est évident que les suites dont vous parlez, sont l'effet de ce même Esprit arsenical, que je dis être la cause de la fièvre maligne, ce qui n'arrive pas de même à ceux qui sont auprès des malades atteints de fièvres continuës, qu'on ap-

pelle improprement Putrides, & qu'on prétend provenir des humeurs corrompues, dont ils ne reçoivent aucune contagion, ne se communiquant pas comme les fièvres malignes causées par l'air infecté d'un esprit arsenical.

Voilà, Monsieur, des raisons plus que suffisantes pour justifier la vérité de mon Systeme; mais comme j'ay trouvé quelque chose dans vôtre Lettre que je ne puis pas comprendre, je vous prie de m'en vouloir éclaircir sur ce que

C iiij

32 MERCURE

vous dites dans la page 4. que le sang demeure épaissi, par la perte presque totale des principes volatiles, n'y restant pour lors que des corpuscules brûlez, & devenus terrestres, sans liaison & sans ordre. Faites-moy connoître, je vous prie, par quel feu ces corpuscules sont brûlez, & devenus terrestres, puis que ce sont des effets d'une violente calcination, qui ne se peut faire dans un Corps humain sans le détruire entièrement.

Venons maintenant à ce que vous dites, qu'on ne peut

GALANT. 33

pas guerir les Fièvres malignes sans la Saignée : examinons un peu ce qui doit porter les Medecins à s'en servir. Vous sçavez, Monsieur, qu'un Medecin ne doit jamais ordonner aucun remède sans qu'il y ait une indication qui soit necessaire, car autrement, il est inutile, s'il ne fait pas du mal. Or il n'y a que la trop grande abondance du sang qui indique la saignée ; donc s'il n'y a pas abondance de sang, la saignée ne peut estre que préjudiciable.

34 MERCURE

Je passe plus avant , & dis avec raison que jamais un homme ne peut avoir trop de sang ; car la nature ne peut jamais passer les bornes qui luy ont esté prescrites sans qu'elle erre , parce que son Auteur luy en a déterminé une certaine quantité pour tenir l'homme dans le plus haut degré de santé. Or dès qu'elle passe outre, c'est contre nature , ce qui est contre nature est vicieux, donc il n'y peut avoir que trop de sang vicié , & non pas trop de bon : car la na-

ture ne peut jamais errer d'elle mesme , puisque si elle erroit d'elle mesme elle seroit créée imparfaite , ce qui seroit accuser son Autheur d'impuissance. Or comme cela ne peut estre , il faut demeurer d'accord que la nature ne peut pas faire trop de bon sang pour causer quelque maladie. Nous reconnoissons cette verité , si nous faisons reflexion que les pourceaux qu'on engraisse ne sont jamais malades par trop d'abondance de sang , non plus que les chapons de Bru-

36 MERCURE

ge, & ainsi l'homme ne le peut estre non plus, quand même la fièvre seroit causée par l'abondance du sang. Il est certain que la diette qu'on observe pour l'ordinaire dès qu'on est malade, jointe à la fièvre, diminue de beaucoup le sang, ce qui se peut remarquer en ceux qui ont des cauterés; car d'abord qu'ils sont atteints de quelque fièvre, les cauterés cessent de fluer. D'ailleurs on doit suivre les mouvemens de la nature. Or elle expulse la malignité par les pores,

par conséquent les remèdes qui aident cette expulsion sont indiquez , & non pas la saignée qui détourne la nature de son mouvement , & l'interrompt dans son action ; & c'est ainsi qu'Hippocrate l'enseigne par l'aphorisme 21. sect. 1. *Qua ducere oportet quo maxime natura vergit , per loca convenientiora eo ducere convenit.*

Je sçay bien que la plupart des Medecins veulent que le sang soit corrompu dans les veines , ce qui est une absurdité , comme j'ay

28 MERCURE

fait voir par mes autres Lettres; car la diversité des couleurs qu'on y remarque, n'est qu'un pur broüillement de sang, qu'on doit faire cesser en ostant la cause qui le broüille, & non pas vuidier le sang broüillé, vû que par la saignée le bon & le mauvais sortent également, outre que le plus subtil & le plus spiritueux sort plus facilement que le plus grossier. Le vin se trouble au temps de la fleur de la vigne, & se remet sans y rien faire, & même les Marchands de

Vin usent de précipitans pour le clarifier , & ne sont pas assez sots d'en jeter une partie pour le punir ; & quand même la saignée apporteroit quelque soulagement sur le champ, c'est toujours un méchant remède, puis qu'il diminue infailliblement les forces : & nous voyons ordinairement que ceux qui ont usé de saignées dans leurs maladies , sont longtems à se remettre , & tombent souvent dans des maladies chroniques, d'où les Medecins ne les sçauroient

40 MERCURE

retirer. Pourquoi se servir d'un remède qui emporte avec luy une partie de la vie, vû que l'on peut guerir promptement, seurement & parfaitement les maladies, & principalement les fièvres, sans la saignée. Je sçay bien que vous me direz, qu'encore que la saignée ne semble pas nécessaire par sa naturelle & propre indication, qu'en la plethore, & qu'elle n'emporte pas proprement les humeurs vitiées & corrompuës, toutefois elle décharge les veines, récrée les forces, oste

une partie de ce qui est mauvais dans le bon, qu'elle arreste le cours des humeurs, & en faisant dérivation & révulsion ailleurs, elle les attire au dehors, c'est pourquoy la nature se sentant foulagée, vient plus aisément & plus heureusement à bout du reste. Voilà de belles Sentences, si l'expérience ne les démentoit pas. N'est-ce pas bien rafraîchir à propos, que d'éteindre la chaleur naturelle en épuisant les esprits, & recréer les forces en ôtant ce qui les fait, & faire une

Nov. 1695.

D

42 MERCURE

révulsion du dehors au dedans, lors que la nature fait tous ses efforts pour pousser ce qui l'offense, du dedans au dehors.

Il est constant que toute évacuation de sang qui se fait naturellement, soulage un malade, mais toute évacuation artificielle est contre nature, & partant nuisible. On n'a jamais vu que les veines des bras & des jambes se soient ouvertes au coude, ni au maleole, ni à la langue par le seul effort de la Nature ; mais on voit tous les jours

que les Vaisseaux de la Matrice, des Hemorrhoides & des Narines, s'ouvrent à tous momens sans effort, sans aide & sans artifice. Or ces lieux ont esté destinez par la Providence Divine pour le soulagement des Humains pour évacuer le Sang, non pas à raison de la surabondance, mais bien parce qu'il peche quelquefois dans ses qualitez.

Je sçais bien que vous me direz que c'est parler contre l'experience, qui fait voir souvent que la saignée apporte du soulagement. Il est vrai

D ij

44 MERCURE

que le malade sent quelque-fois pendant quelque moment un peu de soulagement par les raisons que j'ay déduites dans mes autres Lettres ; mais je vous prie de remarquer cette vérité infaillible , que quelque soulagement qu'un malade trouve dans l'ouverture de ses veines , & dans la perte de son sang , il est moindre , de plus courte durée , & a moins d'effet , que l'aide que la Nature seule luy donneroit , si sans luy faire aucune violence on la secouroit , en la fortifiant,

& luy procurant le moyen de vaincre & de domter l'humeur morbifique, & non pas la détourner de son chemin ordinaire, & l'interrompre de son entreprise par l'épuisement du Sang & des Esprits ; car tout ce qui affoiblit la Nature l'empêche de vaquer à la coction des humeurs qui l'incommodent. Voyez ce que Galien nous dit touchant la saignée Lib. de Ren. affect. dign. *Una cum sanguine multum à vitali spiritu excernitur quo excreta refrigerat totum corpus & opera naturalia deterius*

46 MERCURE

*obcuntur, ea propter naturam prius
refocillare oportet, &c.* Nous ne
voyons pas dans les Ecrits
d'Hypocrate, qu'il fasse men-
tion de la guérison des mala-
dies par la saignée artificielle,
mais bien par la naturelle,
comme l'on peut voir par l'A-
phorisme 60. Section 4. *Qui-
bus in febris aures obsurduerunt,
sanguis ex naribus fluens aut
alvus turbata solvit morbum.* Et
par l'Aphor. 33. Sect 5. *Men-
struis deficientibus sanguis ex na-
ribus fluens bonum.* Et par l'A-
phor. 32. Sect. 5. *Mulierī san-
guinem evomenti menstruis erum-*

pentibus solutio. Et dans le
 Traité des Fièvres aiguës. *Lar-*
ga de naribus eruptiones sangui-
nis liberant feбри acuta. Et pour
 vous faire voir qu'Hipocrate
 n'ordonnoit pas facilement la
 saignée, & sans beaucoup de
 précaution, voyez ce qu'il dit
 dans le même Livre. *In acutis*
morbis sanguinem detrahes si ve-
hemens morbus videatur vigeat
que aegrotantis aetas & virium
adsit robur. Ses Disciples n'y
 apportent pas toutes ces cir-
 constances, ils saignent pour
 la moindre maladie, sans avoir
 aucun égard aux forces des

48 MERCURE

malades, puis qu'ils saignent
jusques au tombeau, n'ex-
ceptant pas même les Vieil-
lards, ni les Enfans. Galien
toutefois dans ses Ecrits dé-
fend de saigner jamais les
Vieillards, & les Enfans. *Se-
cundus sanguinis scopus est si aca-
te vigeat ager, neque enim puer,
neque senex sanguinis sustinent
detractionem, etiamsi morbus quo
ipsi laboraverint magnus fuerit.*
Gal. in Hyp. de Vict. rat. in
acut.

Laissons à part toutes ces
autoritez, & avouez les cho-
ses de bonne foy, N'est-il
pas

pas vrai que dans la formation de nostre Corps la Nature a la vertu de labourer si bien le Sang , que jamais après il ne sçauroit estre meilleur , quelque artifice dont on se puisse servir, la Nature faisant seule toujours les premiers ouvrages mieux que tous les hommes ne peuvent faire , par leur industrie , & par leur artifice. Si donc le Sang est dans le suprême degré de bonté & de pureté dans les premières années de nostre vie , si nous en osons du Corps , nous luy ravirons

Novembre 1695. E

50 MERCURE

une partie de ce premier sang que la nature seule luy avoit donné, sans estre interrompue par aucun mauvais régime de vivre, & un sang qui sera moins bon, n'estant pas si naturel & si pur, succedera à la place, & ainsi plus nous osterons du sang par les saignées, & moins il en restera du premier & du naturel, & par les frequentes évacuations du sang, nous en tirerons tant, qu'il n'en restera presque plus du premier, qui seul avoit esté fait par la nature, dans le temps qu'elle vaquoit

fans interruption à la coction de cette precieuse liqueur, dont la bonté fait le bonheur de nostre vie ; mais dans la suite du temps la chaleur naturelle venant à diminuer (à mesure qu'on luy ravit les forces, qui consistent dans son bon sang) n'est plus en estat d'en preparer de si bon, & par consequent il est vray de dire que ceux qui ont perdu ce premier sang ont moins de forces naturelles, qui seules conservent la vie & la santé, & qu'ils ne pourront pas vivre si long-temps, &

E ij

52 MERCURE

en si bonne santé que ceux qui n'ont pas prodigué leur sang. Aussi voyons nous que ceux qui ont esté tres-peu saignez sont toujourns forts & robustes , au lieu que ceux à qui on tire frequemment du sang , ou à qui on en a beaucoup tiré , ont si souvent besoin de la saignée à cause du grand nombre des incommoditez auxquelles la foiblesse de leur nature , causée par l'évacuation du sang est sujette , que sans elle ils croiroient ne pouvoir vivre , & un peu de sou-

lagement qu'ils trouvent pour quelques momens, les aveugle tellement, qu'ils ne cherchent jamais ailleurs d'autre secours. *Funestum*

sane auxilium quod juvando nocet, sanando enecat. Il est constant que ceux qui ont accoustumé d'estre saignez ressentent moins l'incommodité de l'evacuation du sang, que ceux qui se servent rarement de la saignée, ce qui semble avoir quelque rapport avec ce qu'Hipocrate dit en l'Aphor. 50. Sect. 2.

Qua longo tempore consueti sunt,

E. iij

54 MERCURE

etsi deteriora sunt , infuetis tamen minus molesta esse solent. En
comme les malades ne sont
pas accoustumez à la saignée,
les uns comme les autres ,
(ce qu'on devroit du moins
observer,) & qu'ils n'ont pas
les mesmes forces pour sou-
tenir la violence de la sai-
gnée , & pour reparer l'exa-
cuation des esprits qui se fait
par l'evacuation du sang ,
on ne devroit pas saigner
également tous les malades
comme l'on fait. D'ailleurs
les causes des maladies ne
sont pas toujours semblables

& n'ont pas également le
 siege, & leur origine dans
 la masse du sang, mais tres-ra-
 rement, puisque l'on remar-
 que journellement qu'on tir-
 rera dix à douze fois du sang
 à un malade, aussi beau &
 aussi vermeil, que s'il n'avoit
 jamais eu de fièvre ny autre
 maladie, sans néanmoins que
 la maladie cesse ny diminuë
 aucunement, allant au con-
 traire en augmentant à me-
 sure qu'on épuise le sang,
 ce qui devroit faire connoi-
 tre à ces ennemis du sang
 humain le mauvais effet de

E iiii

56 MERCURE

leurs saignées , & les porter à la recherche des remèdes propres & convenables à emporter & détruire la cause des maladies qui ont leur siège dans le mésentère , le pancreas , ou bien dans quelque autre partie du ventre inférieur , d'où souvent elle regorge , & se répand par les veines dans tous les corps , à mesure que l'on saigne , le bon sortant par l'ouverture des vaisseaux , dans la place duquel il s'en glisse dans les veines de plus mauvais ; car il est très-certain que le sang

qui se produit journellement pendant les maladies, ne peut estre que vicié , à cause que dans cet estat la nature estant affoiblie , ne sçauroit venir à bout d'une parfaite coction des humeurs, lesquelles se distribuant par tout le corps l'alterent , l'infectent, & luy causent la fièvre continuë, & plusieurs autres maladies, & souvent la mort. Il y a des Medecins qui font tirer jusques à la dernière goutte de sang, croyant qu'il est corrompu lors qu'il n'est pas d'une couleur rouge, com-

58 MERCURE

me si l'on ne voyoit pas journallement que de dix personnes que l'on saignera, se portant bien, elles auront la couleur du sang inégale; mais rien n'est capable de les faire changer de méthode. Ils ne peuvent comprendre qu'il y ait autre chose que la saignée qui puisse purifier le sang, quoy qu'ils voyent que la plus parfaite guérison est celle qui se fait par une bonne crise; & celui qui guérit par cette voye n'ayant souffert aucune effusion de sang, est bientôt remis de sa maladie, &

GALANT. 59

dans huit ou dix jours , il ne paroist pas qu'il ait esté malade , tant il est vray que le sang est aussi-bien l'entretien des forces que de la vie , & que nous ne sçaurions vivre & estre robustes sans la juste & deuë quantité , & ses bonnes qualitez ; & c'est pour cela que l'on remarque tous les jours que tous ceux qui se font souvent ouvrir la veine , par habitude ou par précaution , ou qui ont perdu beaucoup de sang dans une maladie , ne sont point du tout forts , mais infirmes & très-delicats , &

60 MERCURE

ont l'estomach si foible & si debile; qu'ils sont sujets aux moindres incommoditez, ne pouvant souffrir aucune attaque, & succombant à la moindre maladie; mais ceux qui n'ont jamais esté saignez, ou qui ont perdu peu de leur sang, sont robustes, & se moquent des maladies. Ils boivent & mangent à toute heure, en tout temps, de toutes choses indifferemment & sans précaution, sans qu'ils souffrent aucune incommodité.

Si nous faisons reflexion sur les moyens dont la na-

ture se sert pour emporter les fièvres intermittentes , nous ne la detournerions pas dans les fièvres continuës , lorsqu'elle se sert des mesmes voyes pour destruire la cause morbifique. Pour l'ordinaire tous les acces de fièvre se terminent par la sueur , laquelle se peut qualifier crise imparfaite lors que la fièvre reprend son periode , & parfaite si l'accez ne revient plus. Or comme toute crise est un combat de la nature avec la cause de la maladie , il est vray de dire que la na-

62 MERCURE

ture qui tend toujours à la fin , qui est de cuire & atténuer les humeurs , & réduire les matières extrêmementes en estat d'estre expulsées) trouvant de la résistance & de l'opposition en la cause morbifique , il se fait pour lors un combat qui n'est qu'un effort de la nature , laquelle n'ayant pu vaincre entièrement , ne laisse pas d'évacuer par la sueur ce dont elle est venue à bout , de sorte qu'après diverses reprises elle détruit enfin la cause de la fièvre. Pour la

fièvre tierce, elle est obligée de donner quelquefois jusqu'à sept combats, c'est à dire qu'au septième accèz elle remporte la victoire, d'autres fois plustost selon la qualité de la matiere sur laquelle elle agit, de sorte que la fièvre continuë ne diffère de l'intermittente, que du plus au moins, la matiere qui cause la continuë étant plus tenace, plus rebelle, & plus difficile à estre domptée, & par consequent le combat en est plus long, & comme la nature ne le re-

64 MERCURE

bute jamais , elle redouble
ses efforts de temps en temps,
& c'est ce que nous appel-
lons exacerbations ou repri-
ses, de sorte que si on n'épui-
soit pas les forces de la na-
ture par les frequentes sai-
gnées, elle viendrait à bout
de son entreprise , & termi-
neroit les fievres continuës
comme les autres par une
crise; mais comme on l'af-
foiblit par l'effusion du sang
& des esprits , on luy oste le
moyen de livrer un rude &
vigoureux combat par lequel
elle pourroit se delivrer tout

à coup , au lieu qu'estant
affoiblie par ces évacuations
elle succombe entierement ,
si par sa bonté, malgré la con-
trariété de la saignée elle ne
détruit l'humeur morbifique
ce qui arrive quelquefois ,
mais si lentement que le ma-
lade ne faisant que trainer ,
tombe souvent dans des ma-
ladies choniques, & plus dan-
gereuses que la premiere.

Hipocrate qui a esté un
grand observateur sur les ac-
cidens qui arrivent dans les
maladies, a divinement écrit
sur les crises. Cependant ceux

Nov. 1695.

F

66 MERCURE

qui se disent les Sectateurs ne suivent rien moins que les écrits ; & sont de véritables anthipocratistes, & cela est si vray que lors qu'Hypocrate leur recommande par l'Aphor. 20. Sect. 1. de ne pas détourner la nature, & de ne rien remuer dans les jours critiques. *Quæ judicansur & judicata sunt integre neque movere neque novare aliquid sive indicamentis sive aliter irritando ; sed sinere.* C'est pour lors qu'ils troublent & accablent plus la nature.

Il est constant ; Monsieur ;

que la nature a des regles ,
 & des periodes qu'elle garde
 dans certains jours nommez
 critiques quand elle n'est
 pas troublée dans ses opera-
 tions, lesquelles elle ne scau-
 roit observer si on l'inter-
 rompt dans ses desseins, & si
 on la detourne dans son en-
 treprise ? Comment veut-on
 qu'elle fasse une crise uni-
 verselle & parfaite qui mette
 fin à la maladie, si lors qu'elle
 combat contre la violence du
 mal, & qu'elle rapelle au cen-
 tre du corps la chaleur natu-
 relle & toutes ses forces pour

F ij

68 **MERCURE**

le dompter, on les dissipe par l'effusion du sang; & ce qui est digne de compassion, c'est de voir que les plus grands Docteurs en saignées s'étonnent & donnent de la frayeur aux Parens du Malade, quand ils le trouvent plus inquiet, & dans une plus grande agitation, en un jour critique que dans les autres jours, & commencent à dire qu'ils se défient des forces du malade. Cependant pour dissiper ces accidens, ils ont recours à la saignée pour diminuer les forces dont ils se défient, & par

cette pernicieuse saignée ils réduisent la nature à succomber dans un combat dont elle seroit sortie victorieuse, si on ne luyavoit pas osté les forces, & si on l'avoit laissée agir sans la troubler & l'accabler, sçachant mieux que le plus expert Medecin ce qu'elle doit faire pour guerir les maladies.

Je ne doute nullement, Monsieur, que vous n'employiez la saignée avec beaucoup de moderation & de précaution, & je vous prie d'être persuadé que je n'ay rien

70 MERCURE

écrit sur ce chapitre qui vous regarde. Que si mes sentimens ne sont pas conformes aux vostres, cela ne diminuera pas l'estime que j'ay conceüe pour vous, & suis.

Voicy un Sonnet que vous ne serez pas fâchée de voir. Il a esté fait sur les derniers Bouts rimez qui vous sont connus.

A MONSIEUR LE DUC
DE VENDOSME.
SONNET.

P Rince , dont le grand cœur a
l'honneur seul pour guide ,
Tu fais voir à ton Roy pressé de
tant de parts ,
Qu'un bras comme le tien peut
sauver ses remparts ,
Et faire que pour luy la Victoi-
re decide.



L'Espagnol a montré par sa
fuite rapide
Qu'il se redoute plus qu'il ne fit
les Césars.

Vous avez sceu, Madame,
que Messire Louis-Antoine
de Noailles, Evêque & Com-
te de Châlons, Pair de Fran-
ce, ayant esté nommé par le
Roy Archevêque de Paris,
ce choix a esté si agreable à
Sa Sainteté, qu'Elle luy a ac-
cordé ses Bulles *gratis*. C'est
sur ce Gratis que M^r l'Abbé
de Saint-Hussant a fait le Ma-
drigal que vous allez lire.

LE Pape en bon Pasteur discer-
nant ses Oüailles,
et plaçant avec choix ses bienfaits
différens,

Nov. 1695.

G

74 MERCURE

*Vient d'accorder gratis les Bulles
à Noailles,*

*Qui conteroient, dit-on, soixante
mille francs,*

*Quelque Judas dira: Ce Pape eust
pu mieux faire,*

*Mais non; luy qui chérit les Pau-
vres comme un Père,*

*Sçait qu'ils ne perdront rien à ce
sage Gratis,*

*Pour eux toujours la somme est
également bonne.*

*Qu'importe que ce soit le Pape qui
la donne,*

Ou l'Archevêque de Paris?

Ces autres Vers sont de
M^r de Bosquillon, l'un des
Academiciens de l'Academie
Royale de Soissons, en faveur
de cet illustre Prelat.

INSCRIPTION.

Pour le Portrait de M^r de
Noailles, Archevêque
de Paris.

Avec de tendres soins sauver
les malheureux
Des traits empoisonnez de l'affreu-
se indigence ;
Estre l'œil de l'Aveugle, & le pied
du Boiteux,
D'un poste mérité redoubter l'émi-
nence.
Par ces rares vertus le Prelat que
tu vois,
Compte dans son Troupeau le plus
Chrestien des Rois.

76 MERCURE

Une conversation formée sur la grande dispute des Anciens & des Modernes qui partage les Sçavans depuis quelques années , a fait naître les Vers qui suivent. Mademoiselle l'Heritier que je vous ay mandé avoir remporté le prix la dernière fois par le jugement des Lanternistes de Toulouse , soutint dans une Compagnie distinguée , qu'ainsi que le Roy a surpassé Cezar & Alexandre, de même Corneille avoit esté au dessus de Sophocle , & d'Euripide , Moliere au

GALANT. 9

dessus d'Aristophane & de Terence, les le Brun & les Mignards au dessus d'Appelles, & les Girardons & les le Hongre au dessus de Praxitelle & de Phidias. Cette Demoiselle prouva ses sentimens par de vives raisons, & en poursuivant la conversation elle avança que l'action de Mademoiselle de la Charffe est beaucoup plus belle que celle de Clelie. Plusieurs personnes de la Compagnie se rendirent aux raisons de Mademoiselle l'Heritier, & le lendemain

G iij

78 MERCURE

de cette conversation, ayant l'idée remplie de cette dispute , elle envoya ces Vers à Mademoiselle d'Alerac , Sœur cadette de Mademoiselle de la Charffe. Madame la Marquise de la Charffe & Mesdemoiselles ses filles , qui sont toutes trois des personnes des plus éclairées , applaudirent cette Piece avec éclat , & la montrèrent à une Princesse d'un goust delicat, qui l'honora d'un éloge fort glorieux. Vous en allez juger par vous-mesme.

A MADEMOISELLE

D'ALERAC.

A *Imable d'Alerac, la docte
Antiquité
N'a pas toujours suivi l'exacte
vérité.*

*Cent & cent fois Rome & la
Grece,*

*Avecque toute leur sagesse,
Ont fait en stile triomphant,
D'un moucheron un Elephant.*

*Les noms de Heros, d'Heroïnes,
De Grands, de Divins, de Di-
vines,*

*Dans ces temps reculez se donnoient
aisément.*

*S'il falloit le prouver par cent di-
vers exemples,*

G iij

80 MERCURE

*J'en ferois des listes bien am-
ples,*

*Mais n'en citons qu'un seule-
ment.*

*Clélie a scéu se faire une immor-
telle gloire ,*

*Se retirant d'un Camp qui luy sem-
bloit fatal ,*

Et passant le Tibre à cheval.

*Cet exploit n'étoit point si digne
de memoire ,*

*Et dans ce siècle heureux nous
voyons parmi nous*

Des Heroïnes, dont les coups,

*Avec plus de justice orneront nostre
Histoire.*

*Une sage Amazone entreprit des
deseins ,*

Qui sur le bord de la Durance,

*Ayant fait eclater son grand cœur,
sa prudence ,*

Du Piemontois trop rempli d'ar-
rogance ,
Rendirent les projets inutiles &
vains.
Ces faits que l'avenir à peine pour-
ra croire ,
Marqueront des François les glo-
rieux destins.
Louis dans leur party met si bien
la victoire ,
Que les Lauriers de Mars chargent
de belles mains.
On sçait donc, n'en déplaise à l'an-
tique Italie ,
Que la Charisse en nos jours a sur-
passé Clelie ,
De mesme que son Roy , le plus
grand des Humains ,
Surpasse les Heros des Grecs & des
Romains.

82 MERCURE

2

*Et vous, Muse toute charmante,
Qui nous chantez avec tant de
douceurs,*

*Les feux & les tendres langueurs
Du Dieu dont j'ay toujours bravé
la main puissante,*

*Voyant les graces de vos Vers,
Quels noms & quels titres divers
Vous auroit pu donner la Grece?*

*En est il d'assez beaux pour vostre
politesse?*

*Erinne n'a jamais pensé si finement,
Et jamais n'a tourné si delicatement
Ses Ecrits, dont Lesbos vanta tant
la justesse.*

*Faisons donc redire à l'Echo,
D'Alerac passe autant Erinne
Que Scudery passe Sapho,
Et Deshoullieres, Corinne.*

Ces autres Vers furent ajoutez
impromptu par Mademoiselle l'He-
ritier , en presence de Mademoi-
selle de la Charffe.

*La Charffe , d'Alerac , charmant
couple de Sœurs ,*

Dont le merite & le courage

Sont les ornemens de nostre âge ,

*Que mon Sexe vous doit d'hon-
neurs !*

Vous prouvez à son avantage ,

*Qu'ainsi que le sçavoir , l'esprit &
la beauté ,*

L'heroïque intrepidité

Entre souvent dans son partage ,

*Et lay fait une route à l'Immor-
talité.*

S

Je ne dis rien de vostre Mere ,

De son esprit , de sa vertu ;

4 MERCURE

*Un mérite si peu vulgaire
N'est pas un sujet d'impromptu.*

Vous devez vous souvenir que dans une de mes Lettres, je vous ay fait le détail de l'action heroïque de Mademoiselle de la Charffe, qui dans le Dauphiné, s'opposa avec une intrepidité surprenante, au passage d'une Troupe de Piémontois, dont elle renversa les desseins par son courage.

Voicy une réponse aux Vers de Mademoiselle l'Heritier, par Mademoiselle d'Alerac.

GALANT. 85

A MADEMOISELLE
L'HERITIER.

MADRIGAL.

D*igne heritiere des neuf Sœurs,
Tu fais valoir mon nom par
tes Vers enchanteurs.*

*Quand je ne te devois nulle recon-
noissance,*

Ma Muse vouloit te chanter,

*Mais je ne trouvois rien qui pût
me contenter,*

*Et te bien exprimer tout ce que mon
cœur pense.*

Je veux finir ce timide silence;

Car enfin, qui peut se vanter

*De dire en ta faveur tout ce que
l'on doit dire ?*

86 MERCURE

*Nul ne peut parler dignement
De ton esprit plein d'agrément ;
L'on te voit triompher dès qu'on te
voit écrire ,
Et triompher modestement.*

Je vous ay déjà parlé dans une autre lettre du mérite de Mademoiselle l'Heritier , & si l'on pouvoit douter dans vostre Province, de ce que j'ay dit à son avantage, vous n'aurez qu'à y faire voir le Recueil de ses Ouvrages qu'elle vient de donner au Public, sous le titre de *Oeuvres meslées* , pour faire connoître qu'elle excelle veri-

GALANT. 87

tablement parmy celles de
vostre Sexe qu'un rare genie
distingue. Ce Recueil que
debite le sieur Jean Guignard,
Libraire au Palais , contient
diverses Nouvelles , écrites
d'un stile aisé, & dont la lec-
ture est tres-agréable. Elles
sont suivies de plusieurs pie-
ces en Vers & en Prose , &
l'on trouve à la fin le Triom-
phe de Madame des Houlie-
res. Y a-t-il quelqu'un qui
puisse ne prendre pas interest
à la gloire d'une personne si
illustre , & dont le nom ne
mourra jamais.

88 MERCURE

Le même Libraire debite un autre Livre intitulé , *La connoissance du Monde*. Il est d'un homme de Qualité , qui ayant voyagé pendant 32. années , a pris soin de remarquer les differens caracteres des Nations qu'il a pratiquées. Il ne pouvoit nous en donner une idée plus juste, qu'en nous faisant part de diverses aventures qui se sont passées dans les Cours qu'il a esté , & dont il a eu de tres-fidelles Memoires. C'est de quoy son livre est composé , & ce qui le rend fort curieux.

Je vous envoyay le mois passé la description de deux nouvelles découvertes faites par M^r de Lucas, Conseiller au Parlement de Toulouse, pour servir à la Navigation. Voicy une Addition qu'il y a faite pour remedier à un inconvenient, dont on luy a fait l'objection.

Depuis que j'ay fait imprimer cet Ecrit à Toulouse, on m'a mandé de Monaco qu'un Capitaine de Vaisseau avoit fait sur mon Eolimetre une objection que je mets icy, & qui me paroist tres juste. C'est que mon Eolimetre.

Novembre 1695. H

90 MERCURE

tre situé de la maniere que je l'ay dit auparavant, ne pourroit produire entierement l'effet qu'on en doit attendre, à cause de l'agitation du Vaisseau, dont l'Eolimetre suivroit infailliblement les mouvemens. Je croy avoir remedié à cet inconvenient, par une machine dont on voit icy la figure, & qui fera tenir toujours le mast de l'Eolimetre dans sa ligne perpendiculaire. Cette machine designe par la Lettre A un pivot de bois de trois pieds de hauteur, armé par le bas d'une douille de fer B. refenduë en croix C C C C. avec ses vis D D D D.



N

N

91
ette
sup-
orte
oit,
ibre
nt,
eux
en
ues
une
on,
en-
les,
G.
bas
E. E.,
me-

90

tre

dit

dui

doi

tio

tre

ma

die

m

gu

le

lig

ck

pi

ba

d

c

GALANT. 91

qui serviront pour attacher cette machine sur la chambre de Poupe, où elle doit estre placée; en sorte que le pivot soit toujours droit, quoy que le couvert de la chambre de Poupe aille en panchant, comme il est representé par les deux lignes N N N N. Ce pivot est encore armé de fer depuis M jusques à sa pointe. Il doit porter une chapelle de Bronze ou de Letton, K H. du bord de laquelle descendront quatre lames de fer égales, & en pareille distance G G G G. lesquelles par leurs bouts d'en bas tiendront à un cercle de fer E E, de deux pieds & demi de diam.

H ij

92 MERCURE

tre, avec quatre boules de fer de
mesme poids, attachées aux en-
droits du cercle où les quatre la-
mes répondent FFFF. & sur la
chapelle, qui sera assez épaisse &
plane par dessus I, on soudera une
petite croix de fer, qui tiendra
par dessous, & par quatre vis,
LLL la Planche de l'Eolime-
tre, marquée dans l'Estampe pré-
cedente Y Y Y. & qu'on arrondi-
ra, pour estre plus commodement
appliquée sur cette croix, & par
ce moyen les quatre boules de fer
tenant le cercle dans sa situation
orizontale, feront aussi que le mast
de l'Eolimetre conservera toujours

sa ligne perpendiculaire.

Je vous envoie la Réponse du second Cartesien, à la Réplique du Peripateticien. Vous devez vous souvenir de ce dernier Ouvrage, que vous avez vû dans l'une de mes dernières Lettres.

MONSIEUR,

Je reconnois par vostre dernière Lettre, inserée dans le Mercure du mois de Juillet dernier, l'effet qu'a fait sur vous la maxime de Gra-

94 MERCURE

tian, qu'une moitié en montre & l'autre en réserve vaut mieux qu'un Tout déclaré, car l'Auteur de la première Réponse qui a esté faite à vostre objection, contre l'opinion de M^r des Cartes touchant les sensations, s'estant contenté d'y répondre en peu de paroles, d'une manière vive & tres-solide; mais vous ayant marqué qu'il auroit plusieurs belles choses à vous dire à l'occasion des difficultez que vous pourriez luy proposer; vostre curiosité excitée par cette espe-

rance vous a porté à le provoquer au combat, par l'explication de vos difficultez.

Mais pour moy, comme je n'avois rien réservé à vous dire, vous vous retirez honnestement à mon égard, en me payant d'éloges que je voudrois meriter : & choisissant l'Ennemi qui vous paroist le plus digne de vostre courage, vous avez crû que c'estoit assez pour me mettre hors de combat, de le ranger de vostre parti, contre la route particuliere que vous m'accusez d'avoir suivie, &

qu'ayant presentement, au lieu de vous, deux Ennemis tout à la fois sur les bras, je n'aurois pas la témérité de demeurer seulement en défense.

Quelque chose néanmoins que vous puissiez dire, je ne puis regarder comme Ennemi un si habile Disciple de M^r Descartes, nostre commun Maistre; & j'ose me flater, qu'après avoir lû mon Ecrit, il ne me regarde pas comme tel, pour avoir seulement douté d'une proposition, qu'il n'avoit pas esté
nécessaire

nécessaire de combattre pour soutenir nostre opinion commune contre vostre objection , qu'il a eu en vûë d'attaquer par d'autres endroits.

Mais pour moy, Monsieur, ayant bien connu d'abord l'habileté de l'Adversaire que j'avois en vostre personne , j'ay crû ne devoir rien négliger, & me suis appuyé de toutes les Propositions qui m'ont paru avantageuses à ma deffense, lesquelles se reduisent à cette alternative.

Ou Jesus-Christ ne jouïssoit pas encore actuellement

Novemb. 1695. I

98 MERCURE

de la Beatitude avant la mort, suivant qu'il paroist par son témoignage mesme dans les Passages de l'Evangile que j'ay rapportez ; ou s'il en jouissoit, ce n'estoit pas continuellement & sans interruption, au moins dans le temps de ses souffrances ; auquel cas il faut qu'il y ait eu cependant en luy une suspension de la felicité, par une suite necessaire du Decret de Dieu de sauver les hommes par les souffrances d'un homme - Dieu.

Vous avez, Monsieur, fait

comme un partage de ces deux Propositions entre vos deux Adversaires ; & me donnant la premiere à soutenir comme estant de mon crû , vous avez laissé l'autre à celuy qui l'a mise le premier en lumiere , comme par droit de prévention. J'admire en cela vostre courage , de nous avoir donné ce moyen de nous fortifier davantage contre vous , par une application plus forte en réduisant la matiere. Vous estes bien éloigné de nous dire d'un ton timide , *Neque Hercules qui-*

100 **MERCURE**

dem contra duos, mais la Devise
& le fort du Roy vous plaisent
davantage, *Nec pluribus impar*,
en quoy vous avez beaucoup
de raison. Je vais tâcher de
remplir mon devoir en défen-
dant ma Proposition ; mais
je vous prie de ne pas trouver
mauvais que je ne vous quitte
ce point sans dire aussi quel-
que chose de l'autre qui fai-
soit partie de ma deffense.
La carrière est trop belle pour
l'abandonner si tost , mais ne
comptez pour la vraye def-
fense , à cet égard, que celle
qui vous viendra de la part

de celui que vous en avez chargé par votre choix.

Vous me feriez peur d'abord, je vous l'avoue, & à ma Proposition, par laquelle je vous ay dit qu'il n'est pas certain que Jesus-Christ ait jouy actuellement de la Beatitude pendant sa vie voyageuse, lors que vous me direz qu'elle est contraire à la Tradition, fondée sur le sentiment unanime des Peres; mais je vous répons avec M^r Descartes, comme il s'en est expliqué sur un autre point de Theologie, dont on vouloit

102 MERCURE

se servir pour combattre les Principes , qu'il faut faire grande difference des Points de Foy decidez par l'Eglise , de simples opinions de Theologiens , établies seulement sur les fondemens d'une Physique mal - assurée. Et vous me rassurez vous - mesme , Monsieur , par la bonne foy que vous avez de convenir , qu'il n'est pas de foy explicite , & que tout le monde ne doit pas sçavoir de nécessité de Salut , que l'Ame de Jesus - Christ ait esté heureuse pendant qu'il a conversé avec les hommes.

Mais vous avez , dites - vous ,

de la peine à croire que cela
ne soit pas de foy implicite ;
cependant , j'ose vous dire
qu'il n'y a que ce que
vous appelez de foy expli-
cite ; c'est à dire , comme je
l'entens , les faits revelez de
Dieu dans l'Ecriture Sainte ,
ou ceux que l'Eglise propose
aux Fidèles , sur le fondement
d'une Tradition constante ,
qui meritent une deference
entiere ; car ce que vous ap-
pelez foy implicite ne regar-
dant , comme je le comprends ,
que des faits non revelez , on
n'en peut avoir , à parler juste ,

I iiij

104 MERCURE

que des opinions & de simples conjectures, auxquelles il n'est pas permis de vouloir durement assujettir les autres, suivant la pensée de Saint Augustin, qui marquant son sentiment sur les endroits difficiles de l'Ecriture Sainte, se soumet toujours aux lumières des autres; car si l'obscurité dont il a plu à Dieu d'envelopper certains faits, peut servir de matière à notre étude & à notre méditation, il est dangereux & trop hardy d'avancer sur cela les opinions d'une manière trop af-

firmative, puisque si l'on n'a pas le bonheur de bien rencontrer, l'on risque par là de combattre contre la vérité même, & de faire rendre à lieureux un honneur qui n'est dû qu'à elle ; ainsi le doute dans nos Propositions sur cela & l'aveu sincere de nostre ignorance, me paroist le party le plus seur & le plus convenable aux bornes étroites de l'esprit humain, & le plus respectueux envers Dieu.

Il est vray, comme vous le dites, que quand une opinion est fondée sur le senti-

ment unanime des Peres & des Docteurs, un particulier auroit mauvaise grace de l'attaquer : mais, Monsieur, vous n'avez cité aucun Passage des Peres ; ny d'aucun Docteur qui decide nostre question, suivant vostre pensée, car ce dire vulgaire, que Jesus-Christ estoit tout ensemble, *Viator* & *comprehensor*, ne détruit point ma proposition, estant *Viator* comme Homme, & *Comprehensor*, seulement comme Dieu ; mais j'ay peine à croire qu'il y en ait qui disent, suivant les termes de ma pre-

miere Lettre, que dès le moment de l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine, la Divinité ait communiqué à son ame tous les avantages de la Gloire éternelle & de la vision Beatifique dans une plénitude entière, continuellement & sans interruption, dans tous les momens de la vie. Vous vous estes contenté de citer quelques Passages de l'Ecriture ; mais qui n'ont rien de contraire à ce que j'ay avancé.

Le premier tiré d'un Pseau-
me, *Beatus quem elegisti &*

108 **MERCURE**

assumpsisti, quand il ne s'entendrait pas généralement de tous les Justes à qui Dieu a promis la Beatitude, & qu'il faudroit les restreindre à J. C. il est clair que ce mot *Beatus* s'entend d'une beatitude en esperance, le stile des Prophetes estant de se représenter l'avenir comme present, pour nous mieux marquer la certitude & l'invariabilité des Decrets éternels. Mêmes, quand on voudroit appliquer ce mot de *Beatus* précisément au temps de la vie voyagere de J. C. ce qu'on

ne peut dire d'aucun homme
purement homme ; suivant
l'endroit du Poëte.

*Dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque
funera debet.*

tant à cause du peu de valeur
que de l'instabilité des biens
dans lesquels les hommes
font ordinairement consister
leur bonheur, il est certain
à l'égard de J. C. qu'estant
venu pour racheter les hom-
mes de leurs pechez , il de-
voit estre impeccable, & de-
vant leur meriter le salut , il
devoit en estre assuré pour

110 MERCURE

luy-même, comme j'ay déjà dit ; mais ce n'est pas une consequence necessaire qu'il en dult estre d'abord dans une possession actuelle, pleine & invariable, comme il l'a esté après la mort & le triomphe de sa Resurrection.

Le mot de *Beatus* peut fort bien convenir à ces deux estats, quoy que j'y mette de la difference ; car peut-on dire que l'estat d'un homme formé d'une maniere si pure & si differente de tous les autres, choisi seul entre tous

GALANT. III

pour les delivrer de l'esclavage du Demon par les souffrances, & pour estre uni & associé à la Divinité, ne soit pas un estat heureux, dans le temps même de ses souffrances, qui sont le principe de son bonheur propre, & de celuy de tous les autres, *Beatus quem elegisti & assumpsisti.* Et c'est presque dans le même sens que J. C. dit luy-même dans les Beatitudes: *Beati qui lugent, Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, ipsorum enim est regnum celorum;* quoy que le temps

112 MERCURE

de leur bonheur ne soit pas encore arrivé , & qu'ils ne possèdent pas encore actuellement ce Royaume , ce qui s'entend seulement de la simple promesse & destination qui leur en est faite , en accomplissant la condition qui y est attachée , dont ils n'ont pas l'assurance comme l'avoit Jesus-Christ.

Quant au second Passage où J. C. dit de luy-mesme : *Non autem vidit quisquam Patrem , nisi is qui est à Deo , hic vidit Patrem ; ego autem novi eum , ego scio eum.* Il est clair que

GALATI.

113

ce Passage s'entend de la vûe
 & de la connoissance que J.C.
 a eue de Dieu son Pere, com-
 me Dieu, & non point com-
 me Homme, par la raison
 qu'il en donne luy-mesme,
 qu'il est seul né de Dieu &
 engendré de luy de toute
 éternité, ce qui est renfermé
 dans la force de ces mots,
Qui est à Deo; car quoy qu'il
 soit vray de dire en un autre
 sens, non seulement que tout
 homme, mais que toutes les
 créatures sont de Dieu, & luy
 doivent l'estre par la créa-
 tion, on ne peut dire veri-

Novembre 1695.

K

114 MERCURE

tablement que de Jesus-Christ, qu'il est né de Dieu & engendré de luy, comme son Fils, *Filius meus, ego hodie genui te*; puis qu'il seroit contre la raison & la Sagesse de J. C. de se distinguer des autres hommes, par ce qu'il a de commun avec eux.

C'est estre heureux à la vérité, de voir & connoître Dieu, comme J. C. le voyoit & le connoissoit, *Hæc est vita æterna ut cognoscant te*; mais il faut distinguer la vûë & la connoissance qu'il avoit de Dieu, comme Dieu luy mes-

GALANT. 115

me, de celle qu'il pouvoit
avoir, comme homme; &
dans celle qu'il pouvoit avoir
avant la mort, de celle qu'il
a acquise par la mort & sa
glorification entiere & par-
faite. Personne ne pourra ja-
mais avoir la premiere ny la
seconde; car il n'y a qu'un
seul Dieu, & un seul Dieu-
Homme, Sauveur de tous les
hommes; assuré pour luy-
mesme par son impeccabilité,
du salut qu'il est venu meriter
aux autres, à la difference des
Saints, dont aucun n'a eu cer-
te assurance; & dont il est

K ij

116 MERCURE

vray de dire en ce monde, ce que Saint Paul a dit de luy-mesme, que quoy que la conscience ne leur reproche rien, ils ne sont pas encore pour cela justifiez, & qu'ils doivent opposer leur salut dans la crainte & le tremblement. Mais ils peuvent esperer de participer à la troisiéme, dans la proposition qui peut convenir à de purs hommes, par la Grace & misericorde de Jesus-Christ, source unique de tous leurs merites, comme leur Chef.

Li distinction que vous vou-

lez faire entre ce divin Chef
 & ses membres me paroist
 fort ingenieuse, lors que
 vous dites qu'il a reçu par
 anticipation l'effet des meri-
 tes qu'il devoit ensuite ac-
 quérir, & que son Ame a esté
 revestue de la gloire, dès le
 moment de sa creation, &
 de son union hypostatique,
 sans qu'elle eust encore rien
 fait pour jouir de la couron-
 ne, qui ne se donne à ses Co-
 heritiers qu'après le combat;
 mais cela mesme ne paroist
 pas pouvoir compatir avec la
 parole que J. C. dit à ses deux

118 MERCURE

Disciples qui alloient en Emmaüs. *Oportet Christum pati, & ita intrare in Gloriam suam*, d'où il paroist clairement qu'il a fait de la Croix & de ses souffrances, la voye & l'entrée unique de la glorification, comme il veut qu'elle soit celle de ses Membres & de ses Disciples, lors qu'il dit que celuy qui veut l'estre doit porter la croix & le suivre; ainsi nous ne devons point en cela faire aucune distinction entre le Chef & ses Membres, le Maître & les Disciples.

GALANT. 119

Vous dites, Monsieur, que je sçay qu'il est facile de répondre à ce passage, & vous me faites connoître par vostre Lettre, que vostre pensée est, que ces termes, *in gloriam suam*, doivent s'entendre de la seule glorification du Corps de Jesus-Chr. Je vous avoüe que je m'estois fait d'abord cette réponse, mais qu'elle ne m'avoit point du tout satisfait, vous ayant dit par avance, qu'il me paroïsoit indigne de Jesus-Christ. de croire que le prix de ses tourmens & de sa mort n'eust esté à son

égard que la glorification de son Corps, comme il le seroit de croire qu'il pourroit avoir mérité la gloire par des souffrances qui n'auroient esté qu'en son Corps, & auxquelles son Amen'auroit eu aucune part.

J'ay encore pensé depuis, qu'on pouvoit dire que ces termes, *in gloriam suam*, pouvoient encore marquer la glorification extérieure de Jesus Christ, c'est à dire la gloire qu'il avoit acquise par l'accomplissement de sa principale promesse, qui estoit la Resurrection, d'estre
reconnu

reconnu publiquement dans le monde pour Mediateur & Reconciliateur des hommes avec Dieu , pour Distributeur de ses Graces , & pour le Chef de son Eglise ; mais si vous faites reflexion sur ce mot *intrare* , vous trouverez que rien n'est plus opposé que l'entrée à une chose , & ce que vous voulez qui n'en soit que le dernier terme & la simple consommation ; car la vie de Jesus Christ ayant déjà éclaté au dehors par les miracles pour autoriser sa Divinité , ç'auroit esté

Nov. 1695.

L

122 MERCURE

là la véritable entrée & le
vray commencement de cet-
te gloire accidentelle, & non
sa Resurrection. On peut mê-
me dire au contraire que l'i-
gnominie de sa mort ayant
effacé toute la gloire de ses
miracles & de la vie jusque
dans l'esprit même de ses
Disciples, qui en avoient esté
les témoins continuels, ju-
geant plus de son estat par
les foiblesses véritables de
son Humanité, communes à
celles de tous les autres hom-
mes, que par la multitude
des miracles qu'il avoit faits,

& par la sainteté de sa vie, plus merveilleuse même que tous ses miracles : outre que Jesus-Christ avoit affecté par des veuës divines de s'abaisser encore dans le triomphe de sa Resurrection, en ne la découvrant d'abord qu'à ses Disciples, qu'il avoit destinez pour la manifester dans la suite à tous les hommes. Enfin une gloire purement accidentelle ne me paroist pas encore assez solide pour avoir esté seule le prix des souffrances de Jesus-Christ.

Mais il n'y a aucune ré-

Lij

124 MERCURE

ponse au Passage que j'ay cité, tiré de la Priere de Jesus-Christ, *Clarifica me, Pater, claritate quam habui antequam mundus fieret*; car si son ame avoit jouï de la gloire dès le moment de son union hypostatique, pourquoy l'auroit-il demandée aux approches de sa Passion, comme le fruit de ses souffrances, par rapport à son Humanité? Or cette gloire qu'il avoit eue de toute éternité, comme Dieu, n'avoit de proportion à son Humanité, pour laquelle il la deman-

doit, que par rapport à son ame ; car la glorification de son Corps qui devoit le rendre agile, impassible, affranchi de toutes les necessitez de la vie, & hors des atteintes de la mort, estoit si peu de chose pour Jesus Christ, qu'il ne meritoit pas d'entrer dans ses Prieres, comme celle du pain de chaque jour, qu'il n'a fait entrer dans la priere commune des Chrestiens, que pour les empêcher de tomber dans l'oubli de ses moindres & plus communes graces, qu'il accorde même à

126 MERCURE

ceux qu'il nomme ses ennemis : excitant ses Disciples à ne rechercher que les biens du Ciel & la justice véritable, nécessaire pour les obtenir, leur promettant tout le reste comme par surcroist , & blâmant la défiance qu'on pourroit avoir d'un Pere si aimable, jusqu'à le comparer aux plus méchans hommes, qui ne souffrent pas que leurs enfans manquent des choses nécessaires. On ne peut donc croire que Jesus-Christ ait pû demander autre chose à son Pere par cette prière , que la

glorification de son Ame.

Il nous reste une dernière raison , pour montrer que l'Ame de Jesus-Christ a jouï de la Gloire au moment de la creation, qui est ce que vous dites , que son Corps même avant sa vie mortelle , a esté quelques momens revêtu de la gloire sur le Tabor ; mais vous n'en sçauriez presque rien induire pour son Ame , puis que cette gloire de son Corps n'a esté que passagere , & un simple établissement de la Divinité sur son Corps. qu'elle avoit laissé ensuite

L iij

128. MERCURE

aussi infirme & passible qu'auparavant : ce qui a fait dire à un Pere de l'Eglise , que cette action estoit moins un miracle , qu'une cessation de miracle , puis que l'Incarnation du Verbe qui l'unit à une chair infirme , & par ce moyen cache & obscurcit sa Divinité , est un miracle bien plus étonnant , que cet éclat passager de sa Divinité , qu'il a voulu faire paroître à ses trois principaux Disciples pour fortifier leur foy , avant qu'il se disposast à la cacher dans sa plus grande obscurité & dans

les tenebres les plus épaisses
de ses ignominies, de ses souff-
rances & de sa Mort.

Je veux bien néanmoins
reconnoître encore avec
vous, que les avantages qu'a
eu l'Ame de Jesus-Christ a-
vant sa mort, par son union
avec la Divinité, ont esté
infiniment plus grands que
ceux de son Corps; que
l'ayant fait naître pour re-
gler la vie des hommes par
l'exemple de la sienne, & les
reconcilier avec Dieu, il l'a
établi dans une sagesse par-
faite & une sainteté inalté-

130 **MERCURE**

nable, qui l'assuroit de la gloire qu'il venoit mériter
aux autres; mais pour ce qui
est de la gloire & vision bea-
tifique, il n'est pas à croire
que la Divinité, qui avoit
un empire absolu sur l'Hu-
manité qu'elle avoit prise,
la luy eust communiquée;
qu'autant que cela pouvoit
compâtrir avec l'estat humble
où il estoit nécessaire qu'elle
fust pour accomplir le grand
ouvrage du salut des hom-
mes; mais de déterminer si la
possession actuelle de la gloi-
re estoit incompatible avec

cer état, & jusqu'à quel degré, après bien des reflexions, pour tâcher de concilier & d'unir nos sentimens dans un temperament raisonnable, j'ay pensé que si par *Possession* vous vouliez bien entendre une possession seulement de droit, c'est à dire, un droit acquis à une chose, en sorte qu'elle ne puisse nous estre ôtée ni enlevée par qui que ce soit, fondée sur une propriété acquise, mais assurée, avec un plein pouvoir d'en disposer, nous sommes d'accord, & je vous passe que J. C. dés

132 MERCURE

le moment de son union hypostatique, a esté indubitablement dans cette possession, & que la gloire luy a esté acquise en ce sens au moment de sa creation ; mais si par *possession* vous entendez une possession de fait, d'usage & de jouissance, dont un propriétaire & possesseur legitime est maistre de se priver quand il luy plaist, il me paroist difficile de pouvoir soutenir avec sens que l'Ame de Jesus-Christ ait jouy actuellement de la gloire avant sa mort.

Cette distinction de possession & de jouïssance, se fait bien sentir dans un Avare, qui possède un bien sans en jouir; car voyant que par la jouïssance même ce bien cesseroit aussitost d'estre un bien pour luy, il s'en prive pour le conserver, & par cette privation il se le rend inutile.

Mais Jesus-Christ a eu des raisons divines & pleines de sagesse, de priver son Ame de la vision beatifique pendant sa vie mortelle, tirez de sa prodigieuse charité envers les hommes; car quoy qu'issu

134 MERCURE

d'illustres Ancestres, il a voulu naître dans un estat pauvre & abaissé, dépendant & exposé à toutes les miseres & incommoditez de la vie, jusqu'à n'avoir pas seulement de quoy reposer sa teste, & ayant choisi la voye des humiliations & des souffrances pour guerir l'orgueil de l'homme, source primitive de tous ses malheurs, & comme le moyen le plus efficace pour satisfaire la justice de Dieu irritée par cet orgueil, il a fallu qu'il ait pris une nature humaine, infirme

& passible comme la nostre, pour estre exposée aux ignominies & aux souffrances d'une mort cruelle & honteuse, telle qu'elle nous paroist dans les trois principales circonstances de sa Passion, lors qu'après sa flagellation il fut présenté aux Juifs couronné d'épines, avec ces mots, *Ecce Homo*, lors qu'il marcha devant eux, portant sa Croix jusqu'au lieu de son supplice, & qu'il y fut attaché d'une manière si cruelle & ignominieuse entre des voleurs : ce qui l'a porté à se dire par un

136 MERCURE

Prophee, *Virum dolorum, & scientem infirmitatem* : à dire par un autre, *Attendite & videte si est dolor sicut dolor meus*; & par un autre, *Ego vermis, & non homo, opprobrium hominum & abjectio plebis.*

Si donc Saint Paul écrivant aux Romains leur a dit, que la reprobation des Juifs avoit fait la richesse des Nations, ne pouvons-nous pas dire que nostre divin Chef, en se privant de la Beatitude pendant sa vie mortelle, figurée par l'eclipse du Soleil qui arriva à sa Mort contre l'ordre de

la Nature, a enrichi par là tout le Genre humain, & ouvert par ce moyen aux hommes l'entrée des Tabernacles éternels.

Je ne vois donc point, Monsieur, qu'on puisse dire affirmativement que l'Ame de Jesus Christ avant sa Mort ait jouï effectivement de la Beatitude, & qu'au moins on en peut raisonnablement douter sur le fondement des Passages de l'Evangile, que j'ay citez. Je suspens sur cela mon jugement, & c'est toute la conclusion que j'en tire.

Nov. 1695.

M

1,8 MERCURE

qui, à mon sens, vous doit paroître plutôt timide que téméraire, puis que je l'aurois pû porter plus loin.

Si après cela vous me dites qu'on ne peut point comprendre comment l'Ame de Jesus-Christ unie à la Divinité, d'une manière aussi intime qu'elle l'est par l'union hypostatique, ait pu estre un seul moment sans jouir de la Gloire, puisque les Saints ne laissent pas d'en jouir, quoy que leur union à Dieu soit dans un degré si inférieur, je me garderay bien de m'of-

frir à vous en rendre raison ,
 reconnoissant bien que c'est
 un fait non revelé , dont Dieu
 seul s'est reservé la connois-
 sance , & que c'est un abisme
 impenetrable pour moy ; car
 c'est dans les loix des com-
 munications de la nature Di-
 vine & de la nature humaine ,
 que consiste le Mystere de
 l'Union hypostatique de ces
 deux natures en Jesus Christ ,
 qui ne merite pas moins no-
 stre admiration , que celuy
 de la Predestination des Elûs ,
 sur lequel l'Apostre s'est écrié ,
O altitudo , &c. puisque celuy-

M ij

140 MERCURE

cy n'est qu'une suite de l'autre ; car nous ne pouvons pas juger des choses mêmes d'icy bas , que par des vûës très-bornées ; encore sommes-nous sujets tous les jours à nous y tromper. Comment donc pénétrer jusqu'à l'infini, mesurer la grandeur de Dieu, & arriver jusqu'à connoître les loix secrètes de son alliance ineffable avec nostre bassesse , ce qui n'est pas moins incompréhensible ?

Mais , Monsieur , vostre objection en nous portant si haut, nous a bien écartez de

notre sujet. Pour y revenir vous dites que les Peripateticiens mettant la sensation dans le corps aussi bien que dans l'ame , se débarassent aisément de toutes ces difficultez ; mais je vous demanderois volontiers pourquoy les Cartesiens , qui disent la mesme chose , doivent y estre plus embarassez ; car ils tiennent aussi que la sensation est une action mixte , qui resulte de l'union de l'ame avec le corps. La difference de ces sortes de Philosophes , consiste en ce que les Peripate-

142 MERCURE

ticiens n'ont rien de leur avec cette definition generale, expliquant la plupart des sensations par des qualitez sensibles qu'ils mettent dans les objets, la vision par des especes intentionnelles renvoyées par les objets vers les yeux & attribuant à l'ame répandue dans tous les organes des sens, d'une maniere intelligible, le surplus qu'ils ne comprennent pas; mais les Cartesiens expliquent mécaniquement chaque sensation, tant par la structure des organes qui y servent,

que par l'action des objets & des corps moyens qui y contribuent à l'occasion de quoy l'ame reçoit différentes émotions, qui sont proprement ce qu'on appelle sensation,

Il ne faut donc pas s'étonner si les Peripateticiens de l'école prenant la sensation d'une manière si confuse sans bien distinguer ce qui doit estre attribué à l'ame, de ce qui ne convient qu'aux organes & à leurs objets, quelques uns croyent pouvoir dire que les organes du corps

144 MERCURE

servant à la sensation, la peuvent exercer toute entière ; dans les rencontres où ils jugent que l'ame n'y doit prendre aucune part ; mais l'ame ayant une fonction essentielle dans les sensations ; suivant les Peripateticiens mesmes, quoy qu'ils ne l'entendent pas bien , & ne le puissent par conséquent faire comprendre aux autres, il est certain que les organes seuls ne peuvent suppléer ce qui doit estre fait par elle. Ainsi quand les Cartesiens ajoutent à cela que la fonction

de

de l'ame dans les sensations est la principale, & que les organes du corps, à proprement parler, n'en sont que les instrumens. Il ne laisse pas de s'ensuivre de ces différentes explications, que toute sensation sans l'ame est absolument incomprehensible. Il ne faut donc point dire que le corps inanimé n'a point de sentiment, parce qu'en cet estat il luy seroit inutile; mais il faut dire que la résidence de l'ame dans le corps précédant tout sentiment, c'est elle qui en est le principal

Nov. 1695.

N

146 MERCURE

sujet. Que si l'esprit a des opérations dépendantes de son corps; ce ne sont point des opérations par rapport à luy; car les siennes propres qui consistent dans la pure intelligence, n'en sont point du tout dépendantes. Les opérations qui en dépendent, regardent les besoins de son corps, ou le commerce qu'il se trouve avoir avec d'autres hommes, qui sont corps & esprit comme luy, & qui auroient entre eux une communication bien plus aisée, sans les embarras du corps, que

par leur entremise, & par la
 nécessité de sçavoir une infi-
 nité de differens langages,
 pour se pouvoir communi-
 quer leurs pensées. Ainsi ce
 n'est qu'une dépendance de
 hazard qui naist de l'union de
 l'ame & du corps, & de tous
 les besoins du corps. Mais les
 operations du corps animé
 sont toutes dépendantes de
 l'ame; car quoy qu'il y en
 ait quelques unes seulement
 qui soient soumises à la vo-
 lonté, telles qu'est la détermi-
 nation du cours des esprits
 dans le cerveau, les nerfs &c.

N ij

148 MERCURE

les muscles , qui donnent le mouvement à tous les membres ; les autres qui consistent dans la digestion des alimens & dans le mouvement du sang par les veines , le cœur & les artères d'une manière purement machinale , quoy qu'indépendantes de la direction de l'ame , ne laissent pas de dépendre de sa présence pour se faire , & se continuer. Il faut donc par nécessité que les sensations qui commencent au dehors par l'impulsion des agens corporels à la rencon-

ite des autres corps, ayant l'ame pour leur principal sujet, car ne se faisant point à son insceu & sans la participation, comme ces dernières dont je viens de parler, mais ayant esté instituées par l'Auteur de la Nature, pour intéresser l'ame à la conservation de son corps, & l'engager par une voye prompte & vive à pourvoir à tous ses besoins, il est impossible qu'elle n'y prenne la principale part. Je crois même que le sens commun seul sans Philosophie, nous persuade assez,

N iij

190 MERCURE

que les impulsions qui se font sur les organes de nôtre corps, quelque violentes qu'elles soient, ne deviennent sensibles qu'en ce qu'elles vont jusqu'à l'ame.

Ne m'en croyez pas sur cela , Monsieur , si vous ne voulez , plus que M^r Descartes ; mais suivant le conseil de l'Auteur de la Recherche de la Verité , consultez seulement la Verité intérieure qui parle en nous , & si l'on peut joindre à cet émbignage , celui d'un homme , la grande estime que

GABANT

vous me marquez avoir pour
les Peres de l'Eglise, m'oblige
de vous proposer la pensées de
celuy d'entr'eux, qui passe
pour avoir le plus de lumiere
& d'elevation, je veux dire
S. Augustin. Vous trouverez,
prenant la vision pour exem-
ple de toutes les sensations,
comme la plus noble, qu'il
en fait l'ame le sujet unique;
car après avoir distingué de
trois sortes de visions, la cor-
porelle, la spirituelle, & l'in-
tellectuelle, il place celle qu'il
appelle corporelle dans
l'ame mesme de l'homme;

N iiij

152 MERCURE

car quoy que ce qui se passe dans l'organe corporel de la vûë, ne soit pas la mesme chose que ce qui se passe dans l'ame, qui est tout spirituel, cette vûë qu'il appelle spirituelle, a quelque chose de semblable, & suit necessairement de la premiere, sans quoy il n'y auroit rien de sensible; parce que ce n'est point le corps effectivement qui sent, mais l'ame par le corps, sur le rapport duquel elle forme la perception, & voit en elle-mesme, comme par l'entremise d'un Messager qui

flattuit de ce qui se passe
au dehors.

Mais il vaut mieux vous
donner le passage en latin
dans toute son étendue, tel
qu'il est tiré du chap. 14. de
la Genese, & cité par M^r des
Forges dans la Preface de son
Livre de l'Ame de l'Homme,
sur les Principes de M^r Des-
cartes. •

*Quamquam itaque in eadem
anima fiant visiones, siue quæ
sentiuntur per corpus, sicut hoc cor-
porum cælum, terræ & quacum-
que in eis nota esse possunt, siue
quæ spirita videntur similia cor-*

154 MERCURE

porum, siue cum mente intelliguntur, quæ nec corpora sunt nec similitudines corporum, habent utique ordinem suum, & est aliud alio præcellentius; præstantior enim est visio spiritalis, quam corporalis, & rursus præstantior intellectualis quam spiritalis; corporalis enim sine spiritali esse non potest, quandoquidem momento eodem quo corpus sensu corporis tangitur fit etiam in animo tale aliquid, non quod hoc sit, sed quod simile sit. Quod si non fieret, nec sensus ille esset, quo ea quæ extrinsecus adjacent sentiuntur, neque enim corpus sentit, sed anima per

corpus, quo velut nuntio nititur
ad formandum in seipsa quod ex-
trinsecus nuntiatur. Non potest
itaque fieri visio corporalis nisi
spiritualis simul fiat, sed non discer-
nitur, nisi cum fuerit sensus abla-
tus à corpore, ut id quod per cor-
pus videbatur inveniat in spi-
ritu. At vero spiritalis visio etiam
sine corporali fieri non potest, cum
absentium corporum similitudines
in spiritu apparent & finguntur
multa pro arbitrio vel præter ar-
bitrium demonstrantur. Item spi-
ritualis visio indiget intellectu ut
dijudicetur; intellectualis autem
istâ spiritali non indiget, ac per

*hoc spiritali corporalis, intellectu-
li autem utraque subjecta est.*

Voicy encore un autre Pas-
sage du mesme Pere, tiré du
14. ch. du Livre de l'Esprit &
de l'Ame, qui nous marque
l'idée qu'il avoit de son union
avec les corps. J'espere que
vous trouverez que les der-
niers termes ne sont point
étrangers à nostre Que-
stion.

*Sunt etiam utriusque quæ-
dam similia, corporis scilicet su-
preum & spiritus infimum, in
quibus sine naturarum confusione
personali tamen unione facile con-*

*ungi possunt, similia enim simili-
bus gaudent. Itaque anima quæ
spiritus est, & caro quæ vere cor-
pus est in suis extremitatibus fa-
cile & convenienter uniuntur,
id est in phantastico animæ quod
corpus non est sed simile corpori,
& in sensualitate corporis quæ
fere spiritus est; quia sine anima
esse non potest.*

Voilà, Monsieur, un Car-
tesien bien des siècles avant
la naissance de Descartes, à
qui s'il oste quelque chose de
l'honneur de l'invention, il
l'en recompense au double,
en le relevant du blâme

158 MERCURE

de l'erreur & de la nouveauté.

Il reste une seconde partie de cette Réponse, dont je vous feray part dans ma Lettre de Decembre.

Ce n'est pas seulement dans la Ville Capitale du Royaume, & dans celle de chaque Province qui le compose, qu'on érige des trophées, & qu'on élève des Statuës à la gloire & à l'immortalité des actions de LOUIS LE GRAND. Un Gentilhomme de Breta-

gne a cru ne pouvoir mieux
 marquer son respect , & le
 zèle ardent qu'il a pour la
 gloire & le service de son
 Prince , qu'en faisant élever
 le Buste du Roy dans une des
 plus agreables Places de la
 Province , qu'il a faite dans
 le centre de son avenue , vis
 à vis la face de sa maison , qui
 répond à celle de sa Paroisse.
 Cette maison , distante de
 cinq lieues de Rennes , est
 dans l'Evêché de Saint Malo ,
 & s'appelle le Plessis-Buterel.
 Ses Jardins , ses Statuës , les
 Bois , les Eaux , son Orange.

160 MERCURE

rie, la Basse-cour, le dedans & la propriété de ses meubles, la rendent une des plus agréables du Pays. Le principal agrément qui s'y trouve, est cette grande avenue, plantée de Chênes, Chatagniers & Maronniers, d'Inde, qui répond du Chasteau à son Bourg, & il y a une lieuë de France. Au milieu de cette avenue, qui est croisée par une autre, est une grande Pelouse vague dans une élévation qui donne la vûë en même temps du Bourg & de la Maison. Elle se termine aux deux ex-

trémitez par des Bois paist
sans plantez en allées, qu'elles
bornent à droit & à gauche.
Au milieu de cette Place, que
l'avenüe separe en deux par-
ties égales, il y a un rond fait à
peu près sur le modele de ce-
luy du Cours de la Reine, à
double rang d'arbres, revêtu
au dedans de gazons, qui ser-
vent de sieges, & qui forment
une espeece de berceau, où
quatre à cinq cens personnes
peuvent se seoir aisément.
C'est dans le centre de cette
elevation agreable, d'où l'on
découvre une vue charman-

Novembre 1695.

Q

162 MERCURE

re de tous costez , qu'on a élevé le Buste du Roy , qui est de bronze , proportionné au lieu qu'il occupe , & fait par un Eleve de M^r le Brun , tout à fait ressemblant à Sa Majesté. Il est sur un Socle de Porphire , soutenu par un piedestal de six pieds de haut. On y monte par trois rangs de marches qui font face aux quatre coins. Dans chaque face du Piedestal on lit sur quatre grandes plaques de Marbre noir, les Inscriptions suivantes en gros caracteres d'or.

GALANT. 163 A LA POSTERITE.

La Place des Victoires, érigée à
la gloire perpetuelle du Regne
trionphant de LOUIS. LE
GRAND.

Qui a commencé de vaincre
aussi tost qu'il a commencé de re-
gner; qui par sa clemence a rendu
la tranquillité à la France, &
par sa bonté veut donner la Paix
à l'Europe; qui par sa sagesse a
rétabli l'ordre dans la Police, dans
les Finances & dans les Loix;
que par sa pieté a réünny ses Sujets
de voyez dans le sein de l'Eglise
Romaine, se trouve aujourd'huy
le seul Défenseur des Autels. &

O ij

164 MERCURE

*l'unique asile des Rois opprimés ;
qui par sa vertu & sa conduite
résiste à toutes les forces de l'Eu-
rope , liguées injustement contre
luy.*

*Que le nombre de ses années
égale celui de ses Victoires , &
que le bonheur de son Empire fasse
la félicité de tous les Peuples.*

*Ce sont les vœux de son tres-
humble , tres-obeissant & tres-
fidelle serviteur & Sujet ,*

FRANÇOIS BOTEREL.

*De l'autre costé , dans la
seconde plaque on lit ces
Vers.*

*Rétablir les Autels , reformer la
Justice ,*

*Mettre les Ennemis au rang de
ses Sujets ,*

*Corriger les abus , & châtier le
vice ,*

*Au milieu de la guerre entretenir
la Paix ;*

*Au bien de l'Univers , sacrifier
sa gloire ,*

*Et faire tout trembler quand tout
est sans repos ,*

*C'est de Louis le Grand la veri-
table Histoire.*

*Peut-on en moins de traits pein-
dre un si grand Héros ?*

*Dans la troisième Plaque
de la droite , il y a*

166 MERCURE

*Regi, Religionis Conservatori,
& Justitiæ defensori.*

Dans la quatrième de la
gauche,

*Regi, Regum oppressorum
Protectori, & impii fœderis Au-
gustanensis, Domitori.*

Ce Buste est fermé par
une Balustrade quarrée, au-
tour de laquelle il y a douze
Vases à feu qui jettent des
flammes à la gloire de Louis
le Grand. Aux quatre coins
de ce rond, on voit quatre
grandes Statuës de Taille-
bourg, travaillées dans la
dernière perfection de l'Art,

qui regardent le Buste du Roy. Elles sont élevées chacune sur un Piedestal , au milieu duquel il y a quatre plaques de marbre noir , où sont gravez dans chacune quatre Vers latins , en Lettres d'or , qui marquent leur caractère. La premiere represente la Religion ; la seconde , la Justice ; la troisieme , la Victoire ; & la quatrieme , la Renommée. C'est elle qui doit publier par toute la terre , la Pieté de ce Monarque , sa Justice & ses Triomphes. Voicy les Vers qui sont dans

168 MERCURE

la plaque où elle parte.

*Fam non sufficio , LODOIX ,
volitare per orbem ,*

*Et populis laudes enumerare
tuas.*

*Magna quidem de te celebros
majora parasti :*

*Sunt mea , sunt factis , dicta
minora tuis.*

La Renommée ne peut plus
heureusement finir qu'en a-
voutant par sa foiblesse, que
tout ce qu'elle peut dire des
actions heroïques de Louis
le Grand , est mille fois au
dessous des merveilles de sa
vie.

M

GALANT: 169

M^r du Plessix-Botherel est un Gentilhomme de merite qui aime les belles Lettres. Il a voyagé dans la plus grande partie de l'Europe, & prefere la vie douce & solitaire de son aimable campagne, à la vie tumultueuse de la Ville. Il n'épargne rien pour l'éducation de sa famille. Son aîné qui avoit autant de sagesse, que d'erudition, luy a esté enlevé par le coup le plus cruel qui puisse arriver dans la vie. Son Cadet, qu'on nommoit auparavant, le Chevalier du Plessix Boterel, & qui

Novemb. 1695.

P

170 **MERCURE**

est presentement le seul garçon qui luy reste ; a esté à la Mer depuis l'âge de douze ans , où il entra d'abord en qualité de Garde-Marine. Il fut fait Enseigne de Vaisseau à la promotion de 1691. à l'âge de dix sept ans ; il n'a perdu aucune occasion depuis la guerre , & s'est trouvé dans tous les Combats qui se sont donnez dans la Manche , sur les Costes d'Irlande , au Déroit , & dans la Méditerranée. Il servoit d'Enseigne sous M^r le Marquis de Blénac qui commandoit le Vais-

seau nommé le Sérieux au mois d'Octobre 1692, quand il donna dans l'Archipel, le Combat vigoureux & opiniâtre, au Vice-Amiral de Tripoly, qui dura neuf heures sans relâche, & où le Vice-Amiral fut pris avec six cens Esclaves, de huit cens qu'il avoit au commencement du Combat. Il fut conduit à Marseille, avec ses prisonniers, & le Chevalier du Plessis-Boterel fut blessé dans cette occasion.

M^r Boterel de la Pivelaie son Cousin, a servi Sa Ma-

172 MERCURE

jesté en Flandre, en Hollande, à Gigeri, en Allemagne, sous M^r le Marechal de Turenne, dont il estoit Aide de Camp dans toutes les dernières Campagnes qu'il a faites, & il s'y acquit par ses services, beaucoup de reputation, avec l'estime & la confiance de ce General. M^r le Marechal d'Estrade parle de luy avantageusement dans les Memoires qu'il a laissez, lors qu'il declare qu'estant Ambassadeur pour le Roy à Londres, il fut attaqué dans son Carrosse par le Baron de Ba-

GALANT. 173

deville , Ambassadeur pour le Roy d'Espagne , qui avoit aposté une troupe de gens armés , pour favoriser l'entreprise temeraire qu'il avoit formée , de prendre le pas sur luy , à main-forte. M^r Borerel de la Pivelaïs , qui estoit dans le Carrosse de ce Marechal , y fut blessé , & contribua dans le desordre à luy sauver la vie. Le Baron de Badeville en fit une pleine satisfaction , dont le Public a eu connoissance. La Dame Borerel de la Pivelaïs estoit Fille de Dame Jeanne Harel , qui avoit pour son

P iij

174 MERCURE

grand Aycul Olivier Harel.
Celuy cy se trouva à la fameuse Bataille des trente Bretons , commandez par le Sire de Beaumanoir , qui remporta la victoire contre Richard Pembroc , Chef des trente Anglois , qu'il avoit choisis. Il fut tué en cette occasion , & sa Troupe taillée en pieces. Cette Bataille fut donnée l'an 1350. au Chesne demy-voye , qui separoit en deux parties égales , Josselin & Ploermel , où commandoit Pembroc , qui estoit dans le party de Jean de

GALANT. 175

Montfort, contre Charles de Blois. L'Abbé Boterel, Frere de M^r de la Pivelaiz, Aumônier de la feuë Reine Mere, Docteur de Sorbonne, a esté un homme rare par son mérite, par son sçavoir, & par sa pieté. Il est mort entre les bras de M^r l'Evesque d'Arras, son Amy, au retour des visites de son Diocese, dont il estoit Grand Archidiacre. Dame Therese Boterel, sa Sœur, Baronne de la Vouë, a esté mariée en premières nôces, avec le Seigneur de Launay-Blot, de la Maison

P. iiij

176 MERCURE

de Chasteau-Daci , & en secondes noccs , avec le Seigneur de Langan , Baron de la Vofuë , Cadet du Marquis du Bois-février , qui époufa en premieres noccs , une Fille de la Maifon de Vildelou de Bienacis , dont eft iffu M^r le Marquis du Bois-Février d'aujourd'huy , qui a efté Page du Roy , & Officier dans le Regiment des Dragons de Bretagne. Son Pere époufa en secondes noccs la Demoifelle de Sillery , Fille du Marquis de Sillery , & petite-Fille du Garde des Sceaux & du

Chancelier de Sillery, M^e de la Bretonniere. Boterel, de la même Famille, Gouverneur pour le Roy des Ville & Château de Dinan en Bretagne, qui a un Brevet de Colonel, est un des meilleurs Officiers de Cavalerie, qui soient en France.

Il y a trois Familles de Boterel dans la Province de Bretagne. Sçavoir, les Boterel de la Ville-Geffray, qui portent de gueules à la Croix patée, clenchée & pommetée d'or. Les Boterel d'Apigné ou de Moulmusc, qui portent, d'a-

*Zur au Lion morné de sinople.
Les Boterel de la Pivelais ,
du Pleffix , du Coudray , de
Montellon , qui est la meſme
Famille , portent d'azur au
chevron d'argent , accompagné
de trois Croix patées de meſme ,
deux en chef & une en pointe.*

Voicy des Vers d'un Cava-
lier plein de merite , qui ſe
ſentant un panchant tres-
fort pour la Maiſtreſſe de
ſon Amy , ſe fait violence
pour le ſurmonter , afin de
rendre ce qu'il croit devoir
à l'amitié.

L'AMI PARFAIT.

PETITS OISEAUX, qui dans nos
Bois,
Animez par les feux d'une ardeur
maternelle,
Après avoir fait votre choix,
En donnez chaque jour une preuve
nouvelle,
Helas ! que votre sort est dur,
Et qu'il sera pour moy toujours di-
gne d'envie ?
Si cent fois vous sentez en vous
Un transport qui vous donne une
nouvelle vie,
Rien ne peut vous contraindre à le
dissimuler ;
Cent fois votre ame en est ravie,
Et cent fois vous pouvez par-
ler.

180 MERCURE

Dans vos tendres amours rien ne
peut vous déplaire.

Contens chacun de vostre foy,
Vous ne souffrez point d'autre loy:
Autre chose à vos yeux n'est que
pure chimere.

La politique d'ici-bas,
L'importune raison, la fausse com-
plaisance,

D'un rival assidu la trop grande
constance,

La crainte & le remords n'arrestent
point vos pas,

Contre vous ces tirans n'ont aucune
puissance.

Heureux de n'en ressentir pas
La trop frequente violence,
Par vos tendres chansons vous pou-
vez exprimer

Qu'au milieu de vos cœurs l'amour
a pris naissance,

*Et qu'il vous est permis d'aimer.
Mais si dans vos amours rien ne
peut vous contraindre,*

*Ah, pour moy que je suis à
plaindre,*

*Et que mon sort est malheureux!
Esclave infortuné de la parfaite
estime*

*Qu'a de moy méritée un Ami gent-
reux,*

*Je n'ose sans commettre un crime,
Malgré tout mon panchant, deve-
nir amoureux.*

*Où s'il arrive enfin dans l'amou-
reux Empire,*

*Que mon cœur en secret soupire,
Une trop severe amitié,*

*Pour moy sans aucune pitié,
Dans ce funeste état me défend de
le dire.*

182 MERCURE

Je vous envoie l'estat de
la Cargaïson des deux Vas-
seaux Anglois qui ont esté
pris par M^r le Marquis de
Nesmond, en revenant des
Indes.

LA PRINCESSE ANNE

*de Dannemark, Vaisseau de
la Compagnie Angloise des
Indes.*

192 **B** Alots d'étoffe de foye
& coton, rayées &
unies, parmy lesquelles il
y en a trois d'étoffe de poil
de Chameau.

9. Balots de Soyé écrûë.

GALANT. 183

11. B. de Coton filé.
12. Caisses de Taffetas de plusieurs sortes.
11. B. de Cravates.
79. B. de Mouchoirs de soye, de coton de couleurs.
39. Caisses de Gomme à faire de la cire d'Espagne commune.
3. C. Idem à faire de la cire tres-fine.
315. B. de grosse Toille blanche.
15. B. d'autre Toille blanche, de diverses sortes, pour draps & chemises.
65. B. de grosse Toille écruë, contenant ensemble 476. pieces.

184 MERCURE

- 36. B. de Toille de Voile blanche , de 60. pieces chacun.
- 28. B. de Toille de voile écrue ; de 40. pieces chacun.
- 76. B. de Toilles épaisses & claires , rayées de couleur.
- 309. B. de Mouffeline épaisse ; unie & commune.
- 78. B. de Mouffeline rayée.
- 66. B. de Mouffeline claire & unie.
- 1. B. de Mouffeline à fleurs de fil blanc.
- 2. B. de Mouffeline tres fine , de cent pieces chacun.
- 3. B. de Mouffeline étroite , pour écharpes & Turbans.

GALANT. 185

- 4. B. de Turbans de Mousseline.
- i. B. de peaux de Chagrin.
- 6. Caisses de Camboge pour la teinture, contenant ensemble 1716. pieces.
- 212. B. & Caisses inconnus.
- 1568. Balots & Caisses en tout.
- Plus 7. petits barils de Canfre.
- 56. Sacs de Poivre.
- 32. Tambours, ou petits Boucaux. } Porcelaine.
- 1. Grande Caisse. } laine.

Novemb. 1695.

Q

LE SEMOR*Interloppe.*

48. Balots ou Caisses de Cravates unies & brodées à fleurs blanches & rayées, de plusieurs sortes.
158. B. d'étoffes de soye & coton de plusieurs couleurs, unies, rayées, grosses & fines.
8. B. d'étoffes rayées & unies, de plusieurs couleurs.
26. B. de Satin de couleur, rayée & uni.
25. B. de Taffetas, id.
39. B. de Soye écruë, blanche

GALANT. 187

& jaune, de plusieurs sortes de qualitez.

63. B. de Mouchoirs de soye & coton, de couleur & blancs, fins & communs.

5. B. d'Echarpes, Ceintures & Jaretieres de Soye de couleurs.

2. B. de Couvertures piquées fines.

85. B. de grosse Toille de coton à faire paquets, chemises, &c.

10. B. de Toille épaisse & Furaine pour camisolles.

40. B. d'autres Toilles de coton, peintes, rayées & pi-

Q ij

188 MERCURE

quées à fleurs de plusieurs couleurs, claires, épaisses, fines & communes.

4. B. d'autre Toile de coton large, pour draps de lit & rideaux de fenestres.

22. B. de Toile à chemises fines & communes.

3. B. de Chemises faites.

187. B. de Mouffelines à fleurs rayées & unies, épaisses & claires, fines & communes, de toutes sortes.

2. B. de Bougies ou chandelles de cire blanche.

3. B. de Tutie rouge, pour peindre, & à Medecine.

Autres Balots & Caisses de différentes especes de Marchandises meslées ensemble.

2. Caisses de Mouffelines, cravates, couvertures, & toiles fines.

1. C. de Satin & Mouffeline.

1. C. de Mouffeline & Cravates.

3. C. de Mouffeline rayée & mouchoirs.

1. C. desdites Toiles blanches, unies & peintes à fleurs.

2. C. de Toiles pour chemi-

190 MERCURE

les, draps de lit, & mouchoirs.

1. C. de Toilles blanches pour échantillons.
2. C. de plusieurs fortes de mouchoirs, couvertures & cravates.
3. C. de plusieurs fortes de Marchandises de Soye.
4. C. de toutes fortes de pieces de Soye pour échantillons.
5. Petite Caisse de plusieurs marchandises de Soye.
6. C. desdites de Soye & Tafetas à fleurs, barres & figures.

GALANT. 191

1. C. sur laquelle est écrit ce
mot, *Tapis.*

1. C. de cent pieces de Mouf-
-feline rayée & blanchée.

1. Balot de plusieurs petites
-étroffes de Soye à mou-
choirs, & autres.

1. Caisse de Porcelaines.

1. Caisse de Thé.

800.

Plus 61. Caisses & Balots in-
connus.

Plus 7. autres petits Balots
ou Caisses, aussi incon-
nus.

Tout 868.

La Solitude a ses charmes,
 & c'est un grand avantage
 que d'y pouvoir jouir de soy-
 mesme, sans aucun des em-
 barras de la vie tumultueuse
 que l'on mene dans les Villes.
 La tranquillité que l'on y
 gouste est tres agreablement
 décrite dans les Reflexions
 que je vous envoie. Elles
 sont de M^r de Fourcroy.

REFLEXIONS sur la Vie Champestre.

IL n'est point de vie, où il y
 ait plus de liberté & moins
 de

de vice, ny qui soit plus conforme à la maniere des premiers Heros, que celle qui méprise les Villes, & qui se retire dans les forests. Un homme qui a consacré la fleur & l'innocence de sa jeunesse aux sommets des montagnes, est au dessus des vents populaires qui agitent l'ambition. Ces feux cuisans & furieux que l'avarice allume dans tous les cœurs, n'échauffent pas le sien, & l'envie, qui est un air empesté qui infecte tout, ne porte point sa corruption jusques à luy. Il n'a ny complaisance pour les Grands, ny desir de l'estre; la faveur qui sur-

Novembre 1695. R

194 MERCURE.

prend les autres par son éclat, est trop fragile pour le toucher, & les richesses, qui occupent tout le monde, passent trop vîte pour l'arrester. Comme il est sans espérance, il est sans crainte; comme il n'envie personne, il n'est point envié; & n'ayant point de passions, il n'est point sujet à celles d'autrui. Il ne sçait pas mesme les lieux où logent les crimes, & les Villes les plus proches, aussi bien que les plus reculées, sont également éloignées de sa connoissance. Il n'est point de bruit qui étonne sa conscience, il ne la trahit jamais par ses paroles, & sa

langue est auant d'intelligence
 avec son cœur, que son cœur dans
 le repos dont il jouit, est d'accord
 avec luy-mesme. On ne voit
 chez luy ny des piliers de marbre,
 ny des lambris d'or; sa richesse ne
 consiste pas dans un metal, ny sa
 pieté dans un certain nombre de
 bestes, mais à voir comme il jouit
 de la campagne, on diroit qu'elle
 est toute à luy, & l'air qu'il y
 respire est aussi pur que sa vie.
 Tous ses artifices sont pour la
 Chasse; c'est son divertissement
 ordinaire, & quand cet exercice,
 aussi laborieux qu'il est noble, l'a
 fatigué, il se délasse à l'ombre

R ij

196 **MERCURE**

d'un vieux chesne, & il se desaltère au premier ruisseau. Il prend tantost un lieu, & tantost un autre pour s'y promener. Là le ramage des Oiseaux & le bruit des feuilles, que le zephire agite sans violence, charment son oreille d'un concert aussi agréable qu'il est naturel. Là un lit de gazon & de mousse verte l'invite de s'y reposer, & il n'y sera pas long temps qu'il ne s'endorme au doux murmure d'un ruisseau qui gronde, ce semble, & qui se plaint, non pas tant de ce qu'il s'éloigne de sa source, que parce qu'il est contraint de quitter les belles prai-

ries qui l'environnent. A son réveil il s'y lave les mains, & avec ce verre naturel, plus seur que toutes les coupes d'or, il puise dequoy étancher sa soif. Il appaise sa faim avec autant de facilité, il n'a qu'à secoïer un arbre, & ainsi sans autre ministère que celui de ses mains & de ses bras, qui luy obeissent quand il veut, il vit plus content que tous les Rois, qui sont plus embarrassés de leurs gens, qu'ils n'en sont servis. Il ne cherche pas l'obscurité pour faire des larcins, il ne se cache pas dans des labyrinthes de Cabinets pour y commettre des

R iij

198 MERCURE

adulteres, le Ciel est témoin de toutes ses actions. Ainsi vivoient les Heros du premier âge, & l'on appelloit leur Siècle un Siècle d'or, parce que ces grands Hommes n'en avoient alors ny l'usage, ny le desir. On ne s'estoit point encore avisé de faire d'une pierre un arbitre muet pour regler des differens, ny de diviser ses champs, & de distinguer les propriétés par des bornes. On n'avoit point encore basti de Vaisseau pour troubler la Mer, & cet Element paisible n'avoit pas encore esté obligé de se mutiner, pour secoüer le joug que l'avarice des hommes a

voulu depuis lay imposer. C'en e-
 stoient, ny les murailles ny les fos-
 sez, ny les rempars qui faisoient
 les Villes, c'estoit seulement l'as-
 semblée de plusieurs Familles qui
 n'avoient besoin, ny de pierres,
 ny d'Architectes pour se bastir
 des maisons, mais qui estoient
 contentes de celles que la nature
 elle mesme leur avoit données, en
 leur donnant des grotes & des ca-
 vernes. Ces noms tristes & fa-
 cheux, de guerre, d'armes & de
 Soldats estoient inconnus; il n'y
 avoit qu'un mesme Peuple dans
 tout le monde, & tout ce peuple
 vivoit dans une si belle intelli-

R iiij

200 MERCURE

gence, qu'il sembloit n'estre qu'un seul homme. La terre estoit vierge, & n'estoit pas moins feconde; elle produisoit sans semence, & ce qu'elle donnoit aux hommes estoit un effet de sa liberalité, & non pas un fruit de leur travail. Mais maintenant, à voir ce qui se passe parmy les hommes, certainement la meilleure condition est de s'en retirer. La terre & la mer portent par tout des marques sanglantes de leur rage, de leur ambition & de leur tyrannie. La force est au dessus des Loix; les plus vertueux gemissent sous le joug du plus puissant. On voit le

crime, la guerre, & le carnage de tous costez. Encore autrefois quand ils commençoient à dégénérer de la vertu de leurs Peres, c'estoit seulement contre ceux qui estoient d'un autre sang & d'un autre pays qu'ils se battoient, & ils n'avoient point d'autres armes que leurs mains, des pierres & des branches d'arbre. Leur colere sans art se faisoit pour attaquer, ou pour se défendre, de la premiere chose qu'elle rencontroit; mais depuis ils ont trouvé avec le fer mille moyens nouveaux de se nuire & de s'entretuer; ils en ont fait plusieurs arts, & ils en font

leur étude. Le Frere est armé contre son Frere, le Fils contre son Pere, la Femme contre son Mary. On voit les Meres égorger leurs propres Enfans. Que seroit-ce si j'ajoutois à tout cela les crimes ordinaires des Marastres? Qu'on ne reproche donc plus aux gens de bien la vie qu'ils menent parmy les bestes dans les forests, loin du commerce des hommes, parce qu'en un mot, il semble que les hommes & les bestes ayent échangé leur naturel, & il n'est rien aujourd'huy ny de plus inhumain que les hommes, ny de plus humain que les bestes.

Durant le séjour que la Cour a fait à Fontainebleau, deux intimes Amis, l'un Abbé, & l'autre Officier dans les Armées de Sa Majesté, firent parti d'aller ensemble visiter l'Hermire de Franchard, à une lieuë du Chasteau, le Cavalier dans l'esprit de curiosité, & l'Abbé pour divertir son Ami d'une forte passion qu'il avoit pour une belle personne dont il avoit l'esprit occupé à tous momens. Ces deux Amis partirent pour cet effet un jour que le Roy alla de bonne heure à la Chasse,

204 MERCURE

& s'en retinrent si agréablement des belles qualitez du Prince, qu'ils arriverent insensiblement à la porte de l'Hermitage, sans que l'Abbé eust encore pensé à reprendre son Amy de ses amours, ny que le Cavalier eût réfléchi un moment sur l'objet de ses plus cheres pensées. Ils entrèrent ainsi dans la cellule, déjà satisfaits de leur voyage ; mais après avoir salué celui qui l'habitoit, homme sans Lettres. & sans éducation, doué d'ailleurs d'une grande probité & d'une singulière devo-

tion, ils furent ravis tous deux de trouver avec luy un Gentilhomme étranger, converti depuis douze ans à la Foy Catholique, qui sans affecter de parler selon les maximes Chrétiennes qu'il avoit véritablement méditées, fit voir à l'un & à l'autre pendant plus d'une heure de conversation qu'ils eurent ensemble, les excellentes qualitez de son esprit, par le raisonnement Apostolique dont il se servit dans le discours. J'espère vous donner une idée plus juste de ce digne person.

206 MERCURE

nage dans la Relation que je vous feray du Dialogue qui se fit ce jour là dans la cellule touchant la veritable retraite. Je me contenteray aujourd'huy de vous dire que le Cavalier parla de cette matiere aussi pertinemment qu'on puisse se l'imaginer ; ce qui surprit fort son Amy, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver en luy tant d'habileté.

La conversation finie , les deux Amis prirent congé de l'Hermite & du Gentilhomme pour s'en retourner à la

Cour ; mais avant que de sortir de ce séjour angelique , ils s'apperceurent de quelques caractères peints sur les Rochers d'alentour avec des representations de nostre dernière fin. Ils s'y arrêterent , & virent une infinité de Sentences tirées des Saintes Ecritures, que le Gentilhomme dont je viens de vous parler, avoit appropriées avec esprit aux representations de ce lieu. L'Abbé se servit de cette heureuse occasion pour parler à son Amy cœur à cœur, & luy faire voir la vani-

té de ses inclinations, & la vûë des Rochers animez des veritez de l'Evangile qui luy reprochoient sa conduite. Le Cavalier avoit déjà perdu l'enjouement ordinaire de ses belles manieres dans ces lieux, lors que l'Abbé s'aperceut qu'il se faisoit un changement sur son vilage à mesure qu'il s'arrestoit à chaque passage de l'Ecriture. Il l'en avertit, mais soit que le Cavalier fust surpris de voir que son Amy s'apercevoit de ce qui se passoit dans son ame, ou qu'il voulust bien luy en faire

confidence comme de toutes
les autres affaires; Je ne sçay,
dit-il, si c'est la beauté de ce
Desert qui charme mon es-
prit, ou si je me suis tantost
épuisé sur une matiere dont
je n'avois jamais tant parlé,
mais je me trouve dans une
espece d'assoupissement qui
ne m'est pas ordinaire. Quoy
qu'il en soit, je vous diray,
mon cher Abbé, que ces
beaux lieux, cette sainte con-
versation, & ces grandes ve-
ritez écrites de toutes parts
sur ces rochers, font une
telle impression sur mon

Nov. 1695.

S

210 MERCURE

cœur , que je ne pense plus à rien moins qu'à la personne à qui jeme suis si fortement attaché. L'Abbé qui vit bien que son Ami changeoit de sentimens , & qu'il estoit sur le point de faire des vœux & des protestations de quitter le monde , pour demeurer toujours dans une si belle retraite , tâcha de le divertir d'une devotion qui faisoit un peu trop de progrès en un seul jour. Il le mena pour ce. la sur une hauteur dans une maniere de Pavillon , que le Roy fit faire il y a quelques

années , pour repaître sa
 Cour de la manne du desert.
 On découvre de cet endroit
 la plus belle plaine & le plus
 beau paysage qu'on puisse
 voir au milieu des rochers &
 des forests. C'est là que l'Ab-
 bé voyant son Ami qui con-
 temploit ces lieux avec ad-
 miration , fit ces Vers qu'il
 anima en même temps par
 des accens de Musique qu'il
 crayonna sur la muraille du
 Pavillon. Ils en chanterent
 ensemble les notes , que je
 vous envoie gravées.

S ij

AIR NOUVEAU.

Aimables Bois , Rochers &
Plaine,

*Vous enchantez mes sens, vous com-
blez tous mes vœux.*

*Vos attraits innocens sont bien
moins dangereux*

*Que le brillant éclat de la belle
Climene.*

*Vous pouvez adoucir la plus cruelle
peine*

*D'un cœur soumis aux loix de l'em-
pire amoureux.*

*Aimables Bois , Rochers &
Plaine,*

*Vous enchantez mes sens , vous
comblez tous mes vœux.*

EVANGILE DE SEPTEMBRE
page 157. Il contoit qu'étudiant au-

Vous

Vai

Que

Vous

D'un

Ain

Vous

On fait toujours de nouvelles découvertes, & comme j'ay remarqué qu'elles font plaisir dans vostre Province, je vous envoie la copie d'une Lettre qui m'a esté écrite par une personne qui se qualifie le Chevalier des Ambars.

DE grace, Monsieur, agréez que je vous fasse part de ce que j'ouïs dire ces jours passez à M^r de V. Pl. au sujet de la Lettre inserée dans vostre Mercure de Septembre dernier page 157. Il contoit qu'étudiant au-

214 MERCURE

trefois aux Mathematiques à
Toarnon , petite Ville celebre par
son College , sur le bord du Rhô-
ne , à trois lieues de Valence ,
sous un Jesuite Alleman , qui
avoit esté des Disciples du fameux
Athanasie Kirker , ce bon Pere luy
dit un jour qu'il luy vouloit mon-
trer l'heure qu'i estoit à l'horloge de
Valence , sans sortir de Tournon ,
Et l'ayant mené dans le plus haut
étage du College , il le fit regar-
der par une petite Lunette d'ap-
proche qu'il avoit apportée de son
pays , & qui estoit posée sur un
pedestal ; ce qui luy causa dans
un moment le plaisir de rencontrer

& d'appercevoir distinctement
 cette horloge, sa montre, sa figu-
 re, ses chiffres, & son aiguille,
 avec l'heure qu'elle marquoit.
 L'adroite fabrique & la grande
 portée de cette petite Lunette luy
 ayant fait donner aux Ouvriers
 d'Allemagne, les louanges qu'ils
 meritent à bon droit sur tous les
 Ouvriers de l'Europe, il luy vint
 dans l'esprit que si au lieu de chif-
 fres, il y avoit des lettres sur la
 montre, & que cette montre tour-
 nast au lieu de l'aiguille, ce seroit
 un moyen ingenieux & facile à
 celuy qui conduisoit l'horloge,
 d'exprimer à ses Observateurs,

tout ce qu'il leur voudroit faire entendre, & il pensa encore que les chiffres mesmes pourroient signifier les lettres, si au lieu de douze il y en avoit vingt quatre marquez sur la montre, avec une nulle, pour la distinction des mots que formeroient les lettres ou les chiffres. Toutefois ces pensées n'allèrent pas alors plus loin. Il vint pourtant croire que la dernière se réveilla, quand il conçut le dessein de l'Ecriture & de la Langue Universelle; ce qui luy arriva dans la suite, à la lecture de la Science Universelle de Sorel, comme il est rapporté dans le quatorzième

zième Tome de vos Extraordinaires, page 335. mais M^r Dammontons a produit & perfectionné l'autre idée, & son Amy l'a mise dans un si beau jour, par la Lettre qu'il en a écrite, qu'on n'y peut rien ajoûter pour la rendre propre à plaire, & pour en persuader l'utilité & l'usage; car enfin elle n'est pas seulement commode pour donner des avis, elle l'est encore pour en recevoir, & l'on peut par sa pratique, s'en communiquer reciproquement de toutes sortes, sans jamais avoir lieu de craindre qu'ils soient interceptez en chemin, à quoy sont

Nov. 1695.

T

ſujets ceux qui ſont envoyez par toute autre voye. On dira que ces operations ſe font lentement, ſi ce n'eſt que ſucceſſivement de lettre en lettre; mais on répondra qu'il en eſt de meſme de l'écriture, où les lettres ne ſe marquent que l'une après l'autre, & qu'un coup d'œil ſuffiſant pour chaque lettre, il eſt bien toſt donné, & le mot ainſi bien toſt aſſemblé & entendu.

M^r de V. parla enſuite d'un autre moyen de communication qui a quelque rapport avec celui là; mais qui n'eſt pas d'une ſi vaſte étendue, ny ſi détaché de la matiere. Il ne laiſſe pas d'eſtre agreable,

& peut estre utile , puisqu'il peut
 servir au commerce de deux A-
 mis , dont l'un seroit prisonnier
 dans une Chambre au dessus ou
 au dessous de celle de l'autre , sans
 qu'ils se pussent ny voir ny parler.
 Il consiste en deux especes de mon-
 tres d'égale grandeur , faites de
 quelques bouts de planche , cou-
 pez en rond , un peu creusez sur
 leur épaisseur , percez par le mi-
 lieu , & marquez vers leur cir-
 conference , des lettres de l'Alpha-
 bet & de quelque nulle , ou bien
 de chiffres pour signifier les lettres ,
 si l'on veut affecter plus de mystere
 & plus de déguisement ; en deux

220 MERCURE

broches de fer plantées l'une au dessus de l'autre, dans les murailles des deux chambres, autour desquelles les montres ayent le mouvement libre; en deux aiguilles, ou flèches attachées à ces broches, qui soient fixes, comme elles, pour empêcher la chute des montres, & pour en marquer les caractères, & en une petite corde de boyau qui tournera presque entièrement autour de ces montres, qui se croisera dans l'entre deux; & qui sera clouée au dessus de l'une & au dessous de l'autre, par un petit trou percé dans leur plan, ou dans leur voûte; car les

choses estant disposées de la sorte, on ne pourra remuer l'une des montres que le mesme mouvement ne soit imprimé à sa compagne, ny faire trouver un caractère sous la pointe de l'aiguille de l'une, que le semblable ne se rencontre sous la pointe de l'autre; d'où il arrivera qu'en écrivant ces caractères à mesure qu'ils changeront de place on en formera des mots, qui estant séparés par la nulle, composeront un discours, qui ne donnera aucune peine à lire ny à concevoir. Mais je ne dois pas oublier qu'il est nécessaire que les Alphabets des deux montres soient

222 MERCURE

rangez diversement, en sorte que l'un soit marqué à l'ordinaire, en tirant de la gauche à la droite, & l'autre en allant de la droite à la gauche; parce que c'est une circonstance essentielle, pour la rencontre des mesmes caractères sous les flèches dans les mouvemens des deux montres. Je n'ay rien à dire de la longueur de la corde; elle se doit regler par la portée de la main, & par celle de la vûe des personnes qui veulent mettre en pratique ce moyen de communication. On pourroit se servir de ces montres dans des lieux plus distans les uns des autres, par l'en-

tremise des tuyaux & des aqueducs, & d'autres passages peu suspects ; mais quelque usage qu'on en fasse il n'a rien d'égal à celui de M^r Damontons, puisque sans recourir à l'assemblage des Lettres, on peut par le sien appercevoir distinctement des syllabes, & mesme des mots entiers, sur tout si on les presente à la lunette, en grands & en gros caractères noirs, dans un fond bien blanc ; ce qui rend encore ce moyen moins embarrassant & plus prompt pour venir à la connoissance des avis que l'on reçoit, que celui que je viens de détailler. L'assurance

T iiij

224 MERCURE

que j'ay que ce jugement ne sera pas desaprouvé par M^r de V. me le fait porter hardiment. Il est équitable, & mon Amy; c'est tout dire. Je suis, Monsieur, vostre tres, &c.

Voicy une autre Lettre dont la matiere est trop curieuse pour ne vous en pas faire part. Elle est de M^r Cipiere, & sert de réponse à celle que vous avez lûë touchant les Tournois & nos Lis, dans la mienne du mois d'Octobre dernier.

A MONSIEUR

L'ABBE' HARCOUET.

JE vous suis obligé, Monsieur, de l'honneur que vous m'avez fait de répondre à ma Lettre sur les Fleurs de lis. On ne peut rien voir de mieux imaginé que ce que vous dites ; & ce que vous m'écrivez m'a donné tant d'estime pour vous, que je suis fâché de ne vous connoître pas, & de ne m'estre pas trompé dans mon opinion, afin d'estre de la vostre ; mais

226 **MERCURE**

peut-être que je me suis trompé. Je voudrois, Monsieur, que vous me le fissiez voir ; je me ferois un singulier plaisir d'être éclairé par un homme de vostre mérite. Pour cela, il faut, s'il vous plaist, que vous fassiez une analyse de ma Lettre, en faisant voir premierement que ce que j'ay dit des Tournois où l'on commença à porter des Ecus avec certaines couleurs, & certaines figures, n'est pas vray semblable. Secondement, que l'institution des Jeux Equestres est plus

GALANT. 227

ancienne en France , que l'Epoque que j'ay marquée. Troisièmement , que les Lis ont paru , soit dans les Enseignes , soit dans les Boucliers de nos Princes avant Charlemagne. Quatrièmement , que ce n'est pas par allusion à la Loy Salique , qu'on a pris la figure des Lis dont il est parlé dans l'Evangile de S. Mathieu. Après cela, Monsieur, vous établirez, s'il vous plaist , ce que vous n'avez avancé que comme une conjecture ; car je vous avouë que je ne puis pas croire ai-

228 MERCURE

lément ce que Sigebert & Tritheme nous disent de Francus , & ce que d'autres disent de Francion , venu du Siege de Troye. L'Histoire de chaque Nation a son temps fabuleux , & son temps ancien & certain. Ce qui passe les Olympiades chez les Grecs , & le regne de Romulus chez les Latins , est le temps fabuleux. On doute mesme si Romulus est né à Rome ; & en effet , son nom est plustost Syrien que Latin. Ce qu'on nous dit avant Pharamond , ce brave Chef des

Saxons , qui ne fit d'abord que passer le Rhin & s'établir dans l'Austrasie , est confondu avec les obscuritez presque impenetrables de l'Histoire des Barbares , & nous ferons fort seurement de le mettre au temps fabuleux. Je ne sçay si ce bon Abbé Tritheme , sçavant au reste dans l'art de deviner les chiffres & les hieroglyphes , n'auroit point confondu les François , & les Gaulois. Je voudrois bien sçavoir où il a trouvé que Francus fust Roy des Gaulois. S'il s'estoit souvenu

230 MERCURE

des Commentaires de Cefar, il auroit trouvé quels étoient les Rois de cette ancienne & vaillante Nation ; qui occupa plus long-temps les armes de Rome , que tout le refte de ce grand Empire qu'elle conquit. Mais laiffons là cet Abbé, il fuffit que les François venus de de-là le Rhin , n'ont subjugué les Gaules , que plus de quatre cens ans après l'Ere Chreftienne.

Pour ce que vous conjecturez, Monsieur, des Lis que ces premiers François portoient dans leurs Enfeignes,

& que nos Rois ont mis dans leurs Ecus , je vous prie de vous souvenir que les Enseignes n'ont pas esté des draps de soye , ou de laine , avec des peintures & des broderies , telles que sont celles qui sont pendues à la Nef de Notre-Dame de Paris ; ce n'a esté chez les Romains qu'une borte de soie au bout d'une pique. On l'appelloit *Manipulus* , aussi bien que la Troupe qui marchoit sous cette Enseigne. On a mis au bout d'une autre pique , une main étendue , & on a appelé cette

232 MERCURE

Enseigne du nom de *Manus*.
On a porté encore des Aigles
qui ont donné le nom de *Ala*
à la Troupe qui les suivoit.
Enfin , les quatre lettres S.
P. Q. R. les Couronnes de
Laurier, les Portraits des Em-
pereurs , le *Kî* & le *Ro*, qui
sont les deux premières let-
tres du nom de *Christos* , la
Croix, le Labarum, ont servi
après cela d'Enseignes. Les
Barbares portoient une teste
de cheval ou la queue, com-
me font encore les Turcs.
Nous ne trouvons guere la
figure de leurs Enseignes, &

il y a apparence qu'elles étoient aussi simples que les premières des Romains. Si les figures des anciens Drapeaux avoient passé sur les Ecus des Princes & des Cavaliers, qui sont entrez dans les Tournois, nous trouverions sans doute dans les anciennes Armoiries, la figure des anciennes Enseignes, comme nous la trouvons sur les Medailles des Empereurs Romains; mais il y a bien plus d'apparence que nos Drapeaux ont succédé aux anciennes Enseignes, & que

Nov. 1695.

V

274 MERCURE

nos Ecus d'armoiries ont pris la place des Boucliers que les Soldats portoient au combat. Ces Boucliers ne furent d'abord que des clayes d'ozier, des pieces de cuir, ou des plaques de cuivre. Quelque temps après on les orna de diverses figures, suivant la fantaisie & l'intention de ceux qui les portoient. Je pourrois parler icy du Bouclier magnifique d'Hercule que Hesiode nous a dépeint, & de celuy d'Achille décrit par Homere, mais il n'est pas question de la Fable, & il est certain que

ces Boucliers qui se changeoient quand on vouloit , n'étoient pas les Armoiries que nous portons aujourd'huy. Il n'est question que des couleurs & des figures mystérieuses qu'on porte sur les Ecussions , & qu'on a reçues des Maures & des Sarrafins qui inondèrent l'Europe quelque temps avant Charlemagne. J'ay dit dans ma Lettre de quelle maniere ces couleurs & ces figures se multiplierent. Nous en devons une partie aux Tournois, qui se font celebres en France, &

V ij

236 **MERCURE**

l'autre partie à ceux qui se font faits en Allemagne. Les oiseaux, ou les monstres maritimes, les ancres de Vaisseaux, & autres choses de cette nature, ne sont venus qu'après les voyages d'outre-mer; les testes de More, marquent les combats avec les Sarrasins. Peu à peu les figures se sont augmentées, & il n'y a point de doute que les Ecus où il n'y a que les seules couleurs, ou tres-peu de pieces, ne soient ceux qu'on portoit dans les premiers Tournois. J'ay mesme une opinion

là-dessus qui peut estre plus veritable qu'on ne pense. Je croy qu'il y a quantité de figures & de pieces dans l'Ecu des Armoiries qui n'ont esté prises que parce que leur nom faisoit allusion à celui du Cavalier, ou à quelque une de ses belles actions, ou à ses intentions, ou à sa naissance, ou à son employ dans l'Armée & dans l'Etat, ou aux services rendus à son Prince, de sorte que ces Armoiries ont esté parlantes, comme on les appelle. En voila assez pour vous faire comprendre tout

238 MERCURE

ce que je veux vous dire. Je
suis, Monsieur, vostre, &c.

A Bordeaux ce 19.

Novembre 1695.

Monseigneur le Dauphin
ayant échangé sa Terre de
Choisi contre celle de Meu-
don, a voulu que les premie-
res marques de sa magnifi-
cence en ce lieu, ayent esté
d'y témoigner sa pieté envers
Saint Martin, qui est le Pa-
tron de la Paroisse. Ainsi le
jour de la Feste de ce Saint,
ayant esté choisi pour cela,
ce Prince ordonna que l'E-

glise, qui est considerablement grande, fust tendue haut & bas des Tapisseries de la Couronne. On rendit en haut la Tapisserie des Actes des Apostres, du dessein de Rapheël, & cette Tenture est estimée l'une des plus précieuses & des belles. Le bas de l'Eglise & les piliers furent ornez d'une autre Tenture, du travail des Gobelins, & du dessein du Poussin, laquelle contient l'Histoire de Moyse. Sur les neuf heures du matin, jour de la Feste, plusieurs des cent Suisses du

240 MERCURE

Roy apportèrent du Château à l'Eglise six grands Pains bénits. Ces Suisses avoient leurs Toques de velours, leurs Fraises, & des banderolles à la main. Les tambours, les trompettes & les Hautbois précédoient leur marche, & M^r Langlois, Maistre d'Hostel chez le Roy, avec M^r l'Abbé Turgot de Saint-Clair, Aumônier de quartier de Monseigneur, suivis de M^r le Tresorier des Offrandes, & de plusieurs autres Officiers de Sa Majesté, marchèrent à la teste, & présenterent à l'Of-
ferre

feste de la grand' Messe les
 six Pains-benits, tout cou-
 verts de Banderolles. Il y eut
 une affluence extraordinaire
 de monde. M^r l'Abbé Gallyot,
 Docteur de la Maison & So-
 ciété de Sorbonne, & Sous-
 Penitencier de l'Eglise de Pa-
 ris, lequel a une maison à
 Fleury, dans l'étendue de la
 Paroisse de Meudon, y prê-
 cha incontinent après l'Of-
 ferte, quoy qu'il n'eust esté
 averty que la veille sur les
 huit à neuf heures du soir
 qu'on vint avertir M^r de
 Rond, Curé de Meudon,
 Nov. 1695. X

241 MERCURE

que la personne chargée depuis près d'un an de faire ce sermon, venoit d'estre atteinte d'une fièvre très-violente, qui ne luy permettoit pas de parler en public le lendemain. M^r Gallyot suppléa sur le champ, sans autre préparation que de très-pen d'heures. Il prit pour texte ces paroles de l'Ecclesiastique, chap. 25. au sujet de Moïse : *Dilectus est Deo hominibus, cuius memoria in benedictione est, glorificavit illum in conspectu Regum*. L'une des choses, dit il, qui fasse un plus véritable plaisir, est d'estre

aimé, parce que l'amour estant la principale affection du cœur, ses plus grandes delices sont comme par sympathie de trouver le reciproque. L'amour qui se satisfait & remplit, n'aient cette attente, est celui du premier Estre, parce qu'il ne sauroit estre qu'un amour infiniment sage, affectif, & plein d'ardeurs; mais ce qui refroidit sur cela l'inclination naturelle de la plupart des hommes, est la difficulté d'y pouvoir joindre l'amour des hommes. Tel plaist à Dieu, dont les hommes par leur bizarrerie sont quelquefois très-mécontents; & ceux qu'd'ailleurs

244 MERCURE

parouissent le plus au gré des hommes, sont d'ordinaire en horreur à Dieu. Rare est un mérite dont Dieu & les hommes fassent également cas. C'est aussi ce que le Saint Esprit nous propose comme le grand sujet d'éloge de Moysè, *Dilectus Deo & hominibus Moyses, cujus memoria, &c.* La Providence ayant permis que les inimitables peintures qui représentent l'histoire de Moysè, servent aujourd'hui dans ce Temple à honorer la Feste de nostre Saint Patron, il me semble que l'incomparable Tableau que le Saint Esprit nous a tracé luy mesme dans l'Ecriture

GALANT. 249

de ce grand Patriarche, peut aussi
 entrer dans cette pompe, & nous
 donner une forte idée des vertus
 de Saint Martin, Dilectus Deo
 & hominibus, &c. S. Mar-
 tin chery de Dieu. L'éloge que
 Jesus Christ fit luy mesme de sa
 vertu naissante, n'estant encore
 que Cathecumene & Soldat, les
 apparitions & les extases presque
 continuelles, les rayons de gloire
 & les tourbillons de feu sur sa
 teste, les miracles sans nombre
 en sont une autentique preuve,
 dilectus Deo. Saint Martin
 chery & estimé des hommes. Les
 peuples de son temps l'appelloient

Xij

246 MERCURE

communement un Saint. Les Empereurs même ont tenu à honneur de le recevoir en leurs Palais. Dès son vivant les plus grands Saints de ce Siècle, Saint Fortunat, Saint Paulin, Saint Savaire Sulpice, Saint Gregoire de Tours, ont eue gloire d'écrire sa vie & de louer ses vertus, & il n'est pas possible, dit l'un d'entre eux, d'estre dans une veneration & une estime plus universelle, plus avérée & plus constante, dilectus hominibus. A sa mort, le Clergé qui y assiste, estoit composé de plus de six cent mille personnes. On est venu aussi, soit de tous les

endroits du monde pour honorer
 ses Reliques, & réclamer sa pra-
 section, mais entre tous ceux qui
 y ont montré une particulière de-
 votion l'on sçait combien nos Rois,
 toujours supérieurs aux autres en
 tout ce qui regarde le vray bien,
 se sont longtemps distingués : On
 les a vus aller chaque année ren-
 dre hommage au corps de Saint
 Martin, que l'Eglise de Tours
 avoit alors le bonheur de conser-
 ver encore. Il y a eu mesme plu-
 sieurs siècles, depuis Clovis, qu'ils
 ne vouloient point qu'on mar-
 quât les dates & le calcul de nos
 années, que du jour de la mort de

X iiii

248 MERCURE

Saint Marin. Falloit il entreprendre quelque dessein ou quelque guerre, ce n'estoit jamais sans venir auparavant consulter eux-mêmes cette Arche-céleste, de même que les Conducteurs du Peuple de Dieu consultoient à toute occasion celle d'Israël, sans invoquer avec humilité la protection de ce Saint, & porter avec eux son manteau, comme la plus assurée défense de leur Personne sacrée, & de leur Royaume. En un mot, cette dévotion a tellement possédé le cœur de tous

nos Rois, que le grand Prince
 qu'on a le bonheur d'avoir en
 cette Paroisse pour Seigneur,
 digne héritier des vertus roya-
 les de ses Augustes Ancêtres,
 autant que de leur gloire &
 de leur grandeur, a voulu que
 sa magnificence la plus pom-
 peuse ne commençast à éclat-
 ter dans ce lieu, que pour y
 faire revivre, par son exem-
 ple, la devotion de S. Martin,
 & apprendre à tout l'Uni-
 vers, que si l'impiété des Hé-
 retiques a pû par un incendie
 barbare enlever à la Franco
 le corps & les précieuses Reli-

250 MERCURE

ques de ce Saint tutelaire, la veneration pour sa vertu, & la confiance en ses intercessions, ne s'osteront jamais de la Famille & de la Cour de nos Rois. Moÿse a : il donc esté, ny plus en benediction aux yeux de Dieu, *cujus memoria in benedictione est*, ny plus éclatant de gloire auprès des plus grands Monarques, *Glorificavit illum in conspectu Regum* ? Voila ce qui a fait le bonheur de Saint Martin. Autre chose est la sainteté, qui en est comme la source, & qui merite aussi beaucoup

plus nostre attention. Si l'amour se paye & se reconnoist par l'amour, celuy que Dieu & tous les hommes ont singulierement marqué pour ce S. Archevêque, est une preuve que luy-même n'a eu de cœur que pour aimer parfaitement & Dieu; & les hommes. Jamais en effet y eut il pour Dieu un amour plus respectueux, plus actif, plus dominant; jamais pour les hommes un amour plus tendre, plus condescendant, plus secourable? Jamais enfin a-t-on mieux sceu joindre & ac-

252 MERCURE

cester ces deux amours ? Le monde se les figure incompatibles, & trop souvent les relations d'amitié pour les hommes, font oublier ce qu'on doit à Dieu, ou au contraire l'attachement prétendu à Dieu & à sa conscience, rend un esprit facheux & inaccessible aux hommes. C'est un mérite autant éminent, qu'il est peu commun d'être religieux à rendre en même temps, comme l'ordonna Jésus Christ, à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu. Admirez à quel

EALANT. 233

poine Saint Martin l'a tous
jours accompli. Son
Son extraordinaire piété
pour Dieu ne l'a point em-
pêché d'avoir pour les hom-
mes tous les égards, toutes les
complaisances, & tous les ac-
commodemens d'une vraie
charité, & sa condescendan-
ce pour les hommes n'a seu-
jamais affoibli ny altéré le
parfait attachement qu'il a-
voit pour Dieu. Les justes
differences aux Grands de la
terre, la tendresse pour les
Parens, l'application au salut
des autres, ne sont guere du

254 MERCEURE

goust de plusieurs de ceux qui se piquent de devotion; mais S. Martin a envisagé toutes ces choses comme des devoirs nécessairement liés à la vraie piété. Quelque dangereuse que paroisse la profession des armes, sur tout pour la piété encore foible d'un Cathedumene & d'un Soldat, tel que fut d'abord Saint Martin, il comprit que la loy du Prince obligeant les Fils de Vétéran, (son Pere estoit Mestre de Camp) de servir au moins quelque temps dans l'épée. Il étoit de la Religion de le foumer.

GALANT. 255

tre à la nécessité commune, persuadé qu'à quiconque agit par l'esprit de Dieu, les plus funestes dangers se changent en forces de benediction & de salut. Il avoit sujet d'appréhender le commerce de sa Famille, qui aveuglée par l'Idolatrie, l'avoit toujours traversé dans le dessein qu'il avoit de se faire Chrétien; mais l'inspiration divine luy fit connoître, que si la crainte de leur seduction l'avoit forcé de quitter leur société dans le premier moment d'une conversion non

246 MERCURE

encore affermie, il n'avoit pas dû quitter le bon court pour eux. Tout plein qu'il en est-il retourne en leur maison, s'y renouvelle dans les sentimens de respect d'un fils très-devoüé, leur rend, comme Marie à Elizabeth, tous les offices imaginables de piété & de soumission, habile & judicieux à démêler à travers les tenebres de l'infidélité, & du Paganisme où ils estoient enveloppez, ces traits toujours venerables de l'autorité paternelle. Quoy qu'il semblast avoir interest

GALANT. 257

de se débarrasser de l'assistance spirituelle des autres, il se livra de bon cœur à tous les soins de cette charité. Son temps de service dans l'armée n'ayant expiré, l'ardeur de sa propre sanctification pût vouloir qu'il eust embrassé une vie plus retirée & plus tranquille; mais l'espérance de ramener son Tribun, l'engagea à demeurer encore deux ans dans les armées avec lui, & à s'offrir ainsi à soy même les plus solides consolations pour en procurer aux autres. Digne imitateur de Moïse.

Novemb. 1695.

Y

258 MERCURE

qui descend volontiers de la montagne, & quitte l'entretien de Dieu, pour accourir aux besoins du peuple, dont la misère demandoit un prompt secours. Quelque ardeur qu'il sente, comme St. Paul, d'aller à Jesus-Christ par une heureuse mort, les larmes de son peuple le portent à consentir de suspendre pour quelques années les chastes delices de la vûe de Dieu, comme le même Apôtre, pour estre plus en estat de soutenir & d'affermir les autres dans la pieté. Cocy doit

apprendre à ceux que leur devoir appelle ailleurs, combien des prières à contretemps sont peu agréées du Seigneur. Une mère de famille, est des temps infinis à l'Eglise, pendant que l'inapplication à son domestique y donne lieu à mille déreglemens.

Pense-t-on à rendre aux hommes ce qu'ils peuvent attendre de notre affection, on porte tout à l'excès. De l'amour on vient jusqu'à l'esclavage & l'idolâtrie, & au lieu de n'user de tout le commerce de la vie civile & des créatures

Y ij

160 MERCURE

tes, que comme de degres qui nous elevent & nous font remonter à Dieu, on y asservit son cœur, on s'y dépouille de l'homme charnel, & on y étouffe tous les sentimens de Religion. Les déferences aux Grands de la terre degenerent en pures flatteries & en bassesses indignes; les tendresses pour une famille chérie, en je ne sçay quoy qui est purement charnel; l'application au salut des autres en dissipation, orgueil & trouble, mais nostre S. Archevesque a sçu

regler ces deferences, ces tendresses, & cette application au bien spirituel des autres. On l'a vu dans l'épée, à la Cour des Empereurs, & dans l'Assemblée des Evêques, & là ménager & satisfaire les deferences légitimement dues à l'autorité. Il devoit à ses Commandans dans l'épée, un dévouement à toute exécution militaire, un air martial, guerrier, intimidant, qualitez qu'il n'est pas facile de concilier avec la douceur, l'humilité & la miséricorde Chrestienne. Il les

262 MERCURE

concilie, menant sous l'habit de Soldat, dit son Historien, la vie d'un parfait Religieux. Loïn de piller le riche, il distribue à l'indigent son plus nécessaire. Le manseau partagé avec le pauvre (action qu'il fit dans les commencemens même de sa conversion) en fera à jamais un précieux monument. Il devoit à l'Empereur, & sur tout à sa Cour, un tres-profond respect, mais respect qui dans mille occasions efface souvent celui qu'on doit à Jesus-Christ, & à tout ce qui est de

la Religion. L'étoile qui mène les Mages à la crèche & à l'adoration du Sauveur, disparoît à la Cour de Jerusalem. S. Martin soutient la dignité du Sacerdote, sans manquer à la vénération due à l'Empereur. Il honore le ministère de l'autorité temporelle de Dieu, & il sçait conserver le rang au Ministre de l'autorité spirituelle. Cette coupe présentée à son Prestre avant que de l'offrir à l'Empereur, parle sur cela assez. Il devoit à l'Assemblée des Evêques une obéissance sincère,

264 MERCURE

et la rend avec humilité en tout
 ce que l'Esprit de Dieu luy a fi-
 guré par leurs décisions; mais la
 voix de l'esprit du monde, des
 qu'eux mêmes s'y laissent aller,
 ne se transfigurera jamais pour
 luy en la voix de Dieu, ny l'An-
 ge de Sasan, quelque adroit qu'il
 soit à se cacher, en Ange de lui-
 miere, Ces Evêques n'écoutant
 que leur passion, inspiroient à
 l'Empereur le meurtre & le foit
 pour exterminer l'heresie, Saint
 Martin remontre au contraire que
 Jesus-Christ luy-mesme remon-
 troit aux Enfans de Zebédée;
 que l'Esprit qui préside à l'Eglise
 n'est

n'est rien moins que sanguinaire. Le faste & la mondanité possédant leur cœur, ils s'écrient contre la négligence & la pauvreté de l'habit de nostre saint Archevêque. Un Prelat, disent-ils, ne peut estre honoré & regardé avec assez d'estime, si la pompe & l'éclat de ses ornemens ne le rendent venerable. Saint Martin méprise de tels avis, & recloue, tout Archevesque qu'il est, de demeurer dans la mesme simplicité. Le nom & la livrée de pauvre, dit Saint Bernard, luy parurent ce qui devoit luy estre tres-pretieux, *Martinus*

Nov. 1625.

Z

266 MERCURE

hic pauper & modicus, persuadé qu'un Eveſque ne doit être paré que de vertus, & que la pauvreté extérieure eſt une marque non équivoque d'une ame toute d'or. L'attachement aux parents eſſale un air contagieux, la chair & le ſang reſpirent je ne ſçay quoy d'animal & de charnel. L'afſcendant même de l'autorité paternelle va à captiver l'eſprit, à l'aveugler, à l'emorſeler, & à le prévenir contre les plus évidentes vérités. Les préjugés de l'éducation arreſtent, dit Saint Auguſtin,

une infinité de bons esprits, Saint Martin n'en sera pas fasciné ny ébloûi. On doit beaucoup, il le sçait, aux personnes de qui on tient la vie, mais il sçait encore mieux qu'on doit tout par preference au premier Auteur de l'Estre, Il l'écoute, & malgré les prieres & la violence de ses parens, il se fait Chrestien. Une Foy encore dans l'enfance a besoin d'abry & de soutien; il en cherche ailleurs qu'en leur maison, mais quelques années après, lors que la seduction luy paroist moins à

268. MERCURE

craindre , il retourne auprès d'eux , & loin que le commerce qu'il eut avec des Infideles donnast atteinte à sa foy , jamais il n'en montra une plus éclairée ; jusqu'à s'attirer par la reputation extraordinaire d'une saine doctrine , la persécution des heretiques ; une plus vive & plus agissante , jusqu'à convertir sa propre mere à la vraie Religion. Le soin du salut des autres paroist comme inseparable de beaucoup de dissipation , ce qui étouffe l'esprit d'oraison ; de je ne sçay quelle vanité par

le suecez du travail, ce qui excite à l'humilité des tentations très-delicates, de chagrins & de trouble, par la grossiereté, le travers, l'ingratitude des esprits à qui on a affaire, ce qui met en risque la paix & la tranquillité tant de fois recommandée en toute l'Ecriture. Saint Martin sceut joindre à la vie la plus agissante, la plus remplie de benediction, & en mesme temps toute contrariée en toutes les entreprises, l'esprit de prieres, d'humilité & de paix. Pour peu qu'on lise de son histoire

270 MERCURE

ces trois vertus y paroissent dominantes l'amour de l'oraison, le mépris de luy-même, la serenité & égalité d'ame en tout estat. *Nunquam in ore Martini nisi Christus, nunquam in ejus corde, nisi pietas & pax* Ces pointes d'eloges furent traitez dans leur juste étendue, & soutenus d'une Morale convenable au lieu & au sujet.

M^r Gallyot n'osa entreprendre de faire l'Eloge du Roy, ny de Monseigneur le Dauphin, des sujets de cette conséquence ne se pouvant trai-

ten qu'avec plus de temps
qu'il n'en avoit eu à se prépa-
rer. Aussi il se contenta de
finir par cette Invocation du
Saint.

Grand & Saint Archevesque,
vous qui avez toujours si parfait-
tement chery les interests de nostre
France, qui vous estes montré à
toute occasion, l'un des Anges en-
velumés de nos Monarques, qui
dans les conjonctures les plus de-
sesperées, nous avez toujours ser-
vi d'aide, & avez daigné vous
charger après de Dieu de nos
vœux; pourriez vous oublier au-
jourd'hui un Prince qui par le

Z iiii

272 MERCURE

ministère d'un autre luy mesme, son cher & digne Fils, s'efforce de vous donner des marques si éclatantes de sa Religion pour vous. L'esprit de foy qui a toujours regné en cette Cour vous a singulièrement attaché à la protéger de vostre intercession. Le Grand Monarque sous lequel nous avons le bonheur de vivre, n'a jamais eu rien plus à cœur que de deffendre cette Foy, que de la rendre pure & triomphante en tous ses États, que de consacrer à son affermissement ses soins, son autorité, ses armes, sa gloire. Vous donc, incomparable Protecteur,

que depuis une infinité de siècles,
 avez du haut de vostre gloire,
 comme un autre Moïse, du haut
 de la montagne, étendu tant de
 fois des mains favorables sur les
 Rois ses ancêtres, & sur les com-
 batans d'Israël; étendez les au-
 jourd'huy avec une nouvelle bonté,
 & une grace plus abondante sur
 la Personne sacrée de cet Invinci-
 ble Roy: sur son Auguste Fils,
 Prince infiniment cher à tout l'E-
 car, mais cher doublement à tous
 tant que nous sommes d'Habitans
 de cette Paroisse, sur toute sa pre-
 cieuse Famille, sur son Royaume,
 sur ses Armes, & sur ses Sujets,

274 MERCURE

mais étendez les pour y attirer
du Ciel tous les trésors de benedi-
ction & spirituelle & temporelle,
& pour cette vie & pour la fu-
ture.

Le Samedi 12. de ce mois,
l'ouverture du Parlement se
fit avec les ceremonies ac-
coutumées, M^r l'Evêque de
Chartres, Prelat d'un mérite
singulier, celebra la Messe en
habits Pontificaux, dans la
grande Salle du Palais, & il
fut conduit ensuite à la
Grand' Chambre, où M^r de
Harlay, Premier President
le remercia pour la Compa-

gnie, & fit un éloge de sa piété, & du bon exemple qu'il donnoit à ceux dont Dieu luy a remis la conduite. M^r l'Evêque de Chartres luy répondit d'une manière qui satisfit fort tous ses Auditeurs.

Le même jour on entra à la Cour des Aides, & M^r le Camus, qui en est premier President, parla avec la dignité d'un homme de son caractère, & avec l'affabilité que tous ceux de cette Famille ont pour partage. Son Discours roula sur ce qu'on

276 MERCURE

ne devoit point s'écarter de la Loy; & sur l'union que doivent avoir les Magistrats. M^r Deshaguais, premier Avocat General, qui parla ensuite, fit voir combien la persévérance dans le travail estoit nécessaire, & que c'estoit avec beaucoup de justice que l'on se plaignoit des Magistrats, qui croyant avoir assez d'aquis, s'autorisoient à se relâcher. Ce Discours fut trouvé très-éloquent, & l'un des plus beaux, que M^r Deshaguais ait encore prononcez. C'est beaucoup dire, puis qu'il n'en

à faire aucun qui n'ait reçu de grands applaudissemens.

Le Lundy suivant 14. de ce mois, M^r d'Aguesseau, Avocat Général, fit l'ouverture des Audiences, & parla d'abord sur les qualitez nécessaires à un Avocat parfait. Il se restraints à la moderation qu'il devoit faire paroître en toutes choses, demeurant dans ce juste milieu qui fait reconnoître le caractère d'honneste homme, & cette noble droiture, qui est attaché à la profession d'Avocat. Il fit voir ensuite que le

278 MERCURE

Roy avoit donné des marques d'une si grande moderation dans toutes les actions, que dans les conquestes les plus éclatantes, il s'estoit toujours trouvé égal à luy-même, ayant conservé sans cesse cette constante heraique qui ne l'a jamais plû tost faire pencher d'un costé que d'un autre, dans les occasions où il voyoit jour à pousser, s'il eust voulu, des desseins que tout autre Prince moins moderé, auroit portez jusqu'où la fortune auroit pû les faire aller, ce qui faisoit voir que sa grandeur n'étoit pas moins

Heureux ce beau caractère de modération, qu'à toutes les autres vertus. M^r d'Aguelleau s'étendit ensuite sur la perte que la Cour avoit faite de trois Avocats célèbres ; de M^r Billard, dont la seule alliance marquoit assez la distinction, puis qu'il étoit Beau-père de M^r Bignon, Neveu de M^r de Pontchartrain. Il n'oublia pas M^r Hussion dont il parla en des termes si avantageux, que l'on ne pouvoit rien dire de plus en faveur d'un des plus habiles Orateurs qu'ait jamais eus le Barreau. M^r le Gaigneurs, S^r de

280 MERCURE

Telle, eut aussi un grand Eloge. Il fit connoître qu'il avoit exercé la profession d'Avocat avec probité, avec honneur, & avec beaucoup d'éloquence. M^r de Telle estoit d'une des meilleures Familles d'Anjou, quoy qu'il fust originaire de Navarre. Ses Ayeux ont possédé les Charges les plus honorables dans la Robe, sous le regne de Henry IV. L'un d'eux estoit Procureur general de la Reine Jeanne, sa Mere, qui les amena à la suite quand elle vint en Anjou. M^r d'Aguesseau

ayant fini, M^r le Premier Président prit la parole, & fit un Discours digne de luy, & qui roula aussi sur les qualitez necessaires à un parfait Avocat. Il dit quelque chose de ses maladies, qui ne luy avoient pas permis de s'attacher tout entier à son employ, & fit entendre que tant qu'il auroit de la santé, il n'oublieroit rien de ce qu'il pourroit pour le Public, & pour maintenir la Discipline.

Le Mercredi 16. jour de la Mercuriale, M^r de la Briffe, Procureur General, fit le Por-

Nov. 1695.

A a

trait interieur du vray Magif-
trat, & marqua les defauts de
ceux qui n'avoient pas soin de
s'appliquer, comme ils de-
voient, aux fonctions de leurs
Charges. Ce discours fut trou-
vé tres-digne des applaudiffe-
mens qu'il reçut.

Les Vers qui suivent vien-
nent de bon lieu, & vous les
lirez avec plaisir.

EPISTRE A TIRSI,
 étant encore à la maison
 de campagne, après la
 Toussaint.

Q Uoy, songiez Campagnard ?
 Toujours dans un Village !
 A passer son vie occupé de vos
 loix !

Vostre Nogent, Tirsis, vous plaît
 donc davantage

Que le plus grand seigneur des Rois ?
 Voulez-vous devenir sauvage ?
 Voulez vous mériter ce Conseil d'an-
 trefois,

Vous-même atteler le har noir,
 Et mettre comme lay la main à l'he-
 minage ?

On n'entend plus dans notre bois

A a ij

284 MERCURE

Des petits oiseaux le ramage,
Les Bergers ne vont plus danser sur
le rîuagè,

Vous ne les trouvez plus de flâtes
Et de hautbois,

Affaisonnant leur badinages,
L'Echo qui se plaisoit à redoubler
leur voix,

A presque perdu son langage,
Et les arbres depuis un mois
Ne portent plus de fruits Et quittent
leur feuillage.

Vous n'avez plus de petits pois,
Et vous n'userez plus de laitage.
Qui peut donc regarder, Tirfis,
vostre voyage?

Ce n'est plus la saison des
fleurs,
Leur odeur agréable Et leurs vives
couleurs

GALANT. 285

Ne charment plus les sens prêts de
votre hermitage.

Le Soleil n'y paraît qu'au travers
d'un nuage,

Et pour augmenter vos douleurs
D'un bruyillard fort épais vous ha-
mez le brouillage.

Déjà Dame Chicane & ses avan-
tureux,

Les Avocats, les Procureurs,

Chacun revient de son Bailliage,

Et fait revenir les Plainteurs.

Déjà cette vertu qui refait les
mœurs,

A qui Harlay fait rendre hom-
mage,

Qui défend l'Orphelin, l'assiste, &
la sentage,

Thémis, mende ses Grâces,

Pour déclarer icy cent mille vo-
leurs

286 MERCURE

Qui sont menacez de l'orage.
Déjà les Magistrats que l'honneur
encourage,
Presidens, Conseillers, Maîtres &
Corrcteurs,
Font revenir leur équipage.
Déjà les Regens, les Docteurs,
Ont fait de leurs Placards l'ordinai-
re étalage.
Pour attirer les Auditeurs,
Et le hardy Damon, si connu des
Autours,
Qui d'écrire est toujours une immor-
telle rage,
Poussé par le vent des flatteurs,
Viens d'enfanter un gros ouura-
ge,
Qui n'aura gueres d'acheteurs,
Car voicy comment les lecteurs
En ont déjà fait le partage.

GALANT. 287

Un tome servira d'allumette aux
Traiteurs

Où Damon va souvent se rougir le
visage.

Le second peut servir d'enveloppe au
fromage,

L'autre est bon à brasser pour chasser
les vapeurs,

De dernier devinez l'usage.

Enfin, tous vos amis, Tirfis, font
de retour ;

Ils font revenir leur ménage.

Ce n'est donc point le voisinage,

Ny la saison qui vous engage

A venir si longtemps à Nogent ve-
tre Cour.

Quoy ! serait-ce un dépit d'amour ?

Non Tirfis, vous êtes trop sage

Pour donner seulement à cet Apem-
ple un jour.

Bien donc au plus tôt bagage,

*Sinon, je vous feray le tour,
D'empescher qu'on vous nomme à
nostre Echevinage.*

**M^r de Santeul, Chanoine
Regulier de Saint Victor, &
connu de tout le monde par
la beauté de ses Vers latins,
en a fait, qu'il intitule, *Le
Tombeau de l'illustre M^r Feli-
bien. Voicy l'imitation qui
en a esté faite en nostre lan-
gue.***

*De doctes Artisans n'ont point fait
le Tombeau*

*De fameux Feltbien que regrette la
France.*

*Les Arts mesmes, les Arts, d'un
chef d'œuvre si beaux.*

Que

*Ont formé la noble ordonnance ,
D'un cœur reconnoissant , dans ce
hardy dessein ;
La Peinture empressée autant que
redevable ,
Acheva son Portrait d'une sçavan-
te main ,
Mais sur la toile perissable.
Il s'éleva contr'elle un bruit tumultueux.
D'un mouvement jaloux la Troupe
fut troublée ,
Et d'un effort commun , les Arts
impetueux
Travaillèrent au Mausolée.*

Le mesme M^r de Santeul
a fait d'autres Vers pour met-
tre sous le Portrait de M^r Fe-
libien , & ils ont encore esté
Nov. 1695. B b

290 MERCURE

imitiez de cette sorte, en notre langue.

ON peut connoître à l'air de son visage

Quel il estoit, combien il estoit grand ;

Mais ses Ecrits, par qui mieux on l'apprend,

Sur ce Portrait ont beaucoup d'avantage.

C'est ce Sçavant, dont les nobles travaux

Ont de Louis éternisé la gloire,

En consignani aux fidelles métaux

De ses hauts faits la surprenante histoire.

Joignant les mœurs au sçavoir, Fe-
libien

Charma la Cour, édifia la Vil-
le,

*Par les talens qui forment l'homme
habile,*

*Par les vertus qui font l'homme
Chrestien.*

Je vous ay parlé de la Lot-
terie de Pendules & de Mon-
tres de Mrs Baltazar Marti-
not & Gribelin. Je vous ay fait
voir que toutes les apparen-
ces estoient qu'elle seroit fort
fidelle , & je vous en ay mar-
qué les raisons. Elle a esté
tirée par Monseigneur, d'une
maniere que vous serez peut-
estre bien aise d'apprendre.
Ce Prince ayant examiné l'é-
tat des Lots, leur prix, & le

B b ij

292. MERCURE

Registre, & fit mettre au hazard & sans ordre les Billets numérotez, divisez par centaines en petits paquets, dans une espece de lanterne à six pans, couchée horizontalement, & tournant sur deux pivots. Cette sorte de machine avoit esté imaginée par M^r l'Abbé de Hautefeuille, pour mieux mêler les Billets. Monseigneur se donna luy-même la peine de luy faire faire plusieurs tours, par le moyen d'une petite manivelle, & l'on y vit tourner ces billets, se confondre & se

GALANT. 293

meſſer les uns avec les autres.
Voicy les noms de ceux qui
ont eu les Lots , qui eſtoient
au nombre de quarante-cinq.

1. Lot, numero 2351. Mlle Langlois.
2. Lot, numero 1710. M^r Batigne.
3. Lot, numero 1479. Miner.
4. Lot, numero 1755. Catherine de
Lari.
5. Lot, numero 1897. la Blonde de
Senlis.
6. Lot, numero 2303. M^r de l'Isle,
Chevalier Moton.
7. Lot, numero 764. Mademoiſelle
Henriette.
8. Lot, numero 3568. Il faut riſquer
pour avoir.
9. Lot, numero 3583. Jacques de
Mons.

Bb iii

294 MERCURE

10. Lot , numero 2629. Mr du Vi-
viers.
11. Lot , numero 3828. Catherine le
Blanc.
12. Lot , numero 1301. Mr de Pra-
contal.
13. Lot , numero 410. Le Major de
Brissac.
14. Lot , numero 838. Mr de Saint
Leger.
16. Lot , numero 1952. M Minet.
17. Lot , numero 4739. Madame la
Comtesse de Vaubecour.
18. Lot , numero 3098. Monsei-
gneur , je vous offre la Pendule,
acceptez-la , je vous prie.
19. Lot , numero 2648. Mademoi-
selle Vivien.
20. Lot , numero 1657. M. de Ville-
quer Olimpe.
21. Lot , numero 109. Mr Gascher ,

GALANT. 295

de chez M^r le Marechal de Duras.

22. Lot, numero 2662. M^r de Comte de Bugny.

23. Lot, numero 16. M^r de Dac de Lauzun.

24. Lot, numero 3603. M^r de Maupour.

25. Lot, numero 2306. Marin Melchior.

26. Lot, numero 2604. M^r de Marivat.

27. Lot, numero 3945. M^r de la Hutte.

28. Lot, numero 4051. Maistre Jean.

29. Lot, numero 108. M^r de Longueville.

30. Lot, numero 76. M^r l'Abbé de Camp.

31. Lot, numero 2058. Mademoiselle Agathe Louise.

Bib iiiij

296 MERCURE

32. Lot, numero 3298. Mr de Bois-brun.
33. Lot, numero 4187. P. Vincent.
34. Lot, numero 265. Mr le Marechal de Boufflers.
35. Lot, numero 437. Madame la Duchesse de Chartres.
36. Lot, numero 1844. Pour Audran.
37. Lot, numero 2656. Mademoiselle Anne Gilbert.
38. Lot, numero 3781. Mr Juilliot.
39. Lot, numero 2493. Marie Grandoin.
40. Lot, numero 2542. Mr le Bouls.
41. Lot, numero 3867. Mr de la Sibilliere.
42. Lot, numero 1091. Mr FyFy.
43. Lot, numero 2472. Mr le Comte de Tayane.

44. Lot, numbro 1677. Mademoi-
selle Janneton.
45, Lot, numero 4532. M^r Claude
François.

Le 21. de ce mois, Messire
Louis Marie Armand de Si-
miane de Gordes , Evêque
Duc de Langres, mourut icy
âgé de soixante-dix ans. Il a-
voit esté premier Aumônier
de la feuë Reine, & estoit Fre-
re de M^r de Gordes , mort
Chevalier d'honneur de cette
même Princesse. Ce Prelat
avoit grand soin que son Dio-
cese fust bien réglé, & il rem-
plissoit par là la plus étroite

298 MERCURE

obligation de l'Episcopat. La Maison de Simiane est considerable & si connue, qu'il me feroit inutile de vous en rien dire.

Voicy les noms de quelques autres personnes distinguées par leur naissance ou par leur sçavoir, mortes environ dans le mesme temps.

Maistre Lucien Soefve , Doyen des Avocats du Parlement de Paris. Il avoit esté receu dans ce Corps le 13. Juillet 1636. & dès ce moment il eut une grande assiduité à frequenter le Barreau, dont il

donna des fruits au Public , par un recueil qu'il fit imprimer en 1682. Huit cens Arrests composent les deux Tomes de ce Recueil, & contiennent la décision de plusieurs questions notables, tant de Droit que de Coutumes, jugées par Arrests d'Audiences du Parlement de Paris, depuis 1640. jusqu'à la fin de 1681. L'Auteur a esté présent à la prononcia-tion de ces Arrests, qu'il a recueillis, après avoir entendu les Avocats des Parties dont il rapporte le nom, le fait dont il s'agit, & le Prononcé, ce qui rend son Ouvrage d'u-

300 MERCURE

ne grande utilité pour tous les Juges, Avocats, & autres personnes qui s'occupent dans les affaires.

M^r de Launay, Historiographe du Roy. Il a fait durant plusieurs années des Discours publics de Philosophie, qu'il expliquoit en François, & dont il nous a donné quelques Ouvrages imprimez.

Maître Martin Hussion, ancien Bastonnier des Avocats du Parlement. Je vous ay déjà marqué que M^r Daguesseau avoit fait son éloge le jour de l'ouverture des Au-

diences. Il estoit natif de Montmirel, Chef du Conseil de Madame la Duchesse de Nemours, & auparavant Chef du Conseil de Madame la Duchesse d'Aiguillon, défunte. Il a fait voir une pieté exemplaire, ne voulant jamais travailler les Dimanches aux affaires du Palais, si ce n'estoit pour des causes charitables, ou pour ce qui ne pouvoit estre retardé. Il a este longtems Consul en Barbarie, d'où il a apporté plusieurs livres de Langue Orientale. Il a composé un Traicté latin de *Advocato*. imprimé

in quarto , il y a plus de vingt ans.

M^r Petis de la Croix , Secrétaire-Interprete du Roy dans les Langues Arabeſque & Turqueſque, mort à ſoixante-treize ans. Il eſt d'une famille originaire d'Angleterre, & laiſſe pluſieurs enfans , entr'autres François Petis de la Croix, Interprete du Roy , de l'Amirauté & du College Royal pour les Langues Orientales, qu'il poſſede en perfection. Il connoiſt non ſeulement les differens dialectes des Nations de Levant , mais

encore leurs maximes , leurs usages , & leurs Coutumes les plus particulieres , ayant esté élevé dans le Pays , & s'estant appliqué à le connoistre parfaitement , durant plusieurs années qu'il y a demeuré.

Marc Antoine de Genicourt d'Autry , Comte de Rhône , Capitaine de Dragons au Regiment de Wartigny. Il est mort à vingt-quatre ans après une longue maladie , durant laquelle il a montré une constance & une resignation merveilleuse à la volonté de Dieu. Il estoit fils de Charles de

304. MERCURE

Genicourt, Comte d'Autry & de Marie Louise d'Anglure de Savigny.

Pierre Fremin, Seigneur de Chasteaufort, Auditeur des Comptes. Il est mort subitement & sans alliance.

Messire Pierre Nicole, Bachelier en Theologie, l'un des plus pieux & des plus sçavans hommes du siecle. Il nous a donné un grand nombre d'ouvrages de devotion, sçavoir : Les Essais de Morale, contenus en divers Traitez, sur plusieurs devoirs importants, divisez en quatre tomes.

Le Traité de la Priere, divisé en sept livres, en deux volumes. Une continuation des Essais de Morale, contenant des Reflexions Morales sur les Epistres & les Evangiles de l'année, en quatre volumes. Les Pretendus Reformez convaincus de Schisme. De l'Unité de l'Eglise, ou Refutation du nouveau Systeme de M^r Jurieu. Le Directeur des Amies Chrestiennes, & la Refutation du Quietisme, qui est son dernier Ouvrage. Il a eu part à la Perseverance de la Foy, qui est en trois volumes.

Nov. 1695.

Cc

Un si grand homme merite un Eloge particulier. C'est ce qui m'oblige à vous envoyer, celui qu'en a fait depuis sa mort, M^r l'Abbé de Fourroy.

La science profonde, la pieté solide, & la modestie veritablement Chrestienne de feu M^r Nicole, sont connues de tout le monde. Ses sçavans Ouvrages l'ont rendu recommandable; le Public les a reçus si favorablement, qu'on les a imprimez plusieurs fois. Son nom ne s'effacera jamais de la memoire des gens

de bien , & les Sçavans au-
 ront toujours pour luy l'esti-
 me & le respect qu'il merite.
 En effet, peut-on ne pas louer
 une personne qui au milieu
 des applaudissemens & des
 éloges qu'on luy rendoit avec
 tant de justice , rentroit en
 son neant pour en rendre
 l'honneur à Dieu seul? on luy a-
 uoy dire plusieurs fois à ceux
 qui vouloient luy donner des
 loüanges. *Ce n'est pas à nous à
 qui appartient la gloire , mais au
 Seigneur ; je ne suis qu'un foible
 instrument , duquel Dieu a bien
 voulu se servir pour faire con-*

C c ij

302 MERCURE

noître la Religion de Nostre Seigneur Jesus Christ. Ces pieux sentimens n'estoient pas sur la surface de son ame, mais ils estoient profondement gravez dans son cœur. Qu'il est rare de trouver dans le Siecle où nous vivons, des personnes aussi humbles, & & en même temps aussi éclairées. Il n'estoit pas du nombre de ceux qui veulent tout sçavoir, & qui ne pratiquent rien. On voyoit dans sa conduite ce qu'il enseignoit dans ses Ecrits, & son seul extérieur estoit une école de vertus. On

y remarquoit une affabilité
 & une simplicité charmante,
 qui estoit bien éloignée de
 l'orgueil & de l'ostentation.
 On ne pouvoit jeter les yeux
 sur luy sans connoître les
 obligations d'un parfait
 Chrestien. Que ne m'est-il
 permis de rapporter icy toutes
 les vertus? Je vous ferois
 voir que la retraite, le silen-
 ce, le recueillement, l'Orai-
 son, & la lecture de l'Ecriture
 Sainte & des Peres de l'E-
 glise, ont fait toutes les deli-
 ces & toute son occupation;
 qu'il a esté véritablement

310 MERCURE

humble ; qu'il n'a jamais eu d'attachement que pour Dieu ; qu'il a aimé les Pauvres & la pauvreté ; qu'il a eu en aversion l'orgueil & l'ostentation : en un mot , qu'il a regardé toutes les choses de ce monde comme une pure vanité , étant convaincu que tout le devoir de l'homme , son objet & sa nature , c'est de craindre Dieu ; mais puisqu'il s'est appliqué avec tant de soin à mener une vie cachée , admirons - le dans le silence. La terre ne peut avoir assez de louanges pour une

GALANT. 311

vertu qui n'a voulu de récompense que dans le Ciel.

Madame la Princesse de Conty accoucha heureusement d'un second Prince, le 7, de ce mois. C'est un Sang illustre dont on n'en peut trop avoir.

Madame la Duchesse du Maine est aussi accouchée d'un fils. Le sang de Bourbon, & de Bourbon Condé qui coulent dans ses veines, le rendra un des plus grands Princes du monde, s'il marche sur les traces de ses Aïeux. Sa va-

212 MERCURE

leur ne brillera pas moins que l'éclat de son Sang. On ignoreoit encore que Monsieur le Duc du Maine son Pere, fust en âge de paroistre dans le monde, qu'il s'estoit déjà distingué dans les perils, & les Prisonniers que nous fîmes à la Bataille de Fleurus, l'ayant revû icy, dirent que pendant le combat ils avoient reconnu par tout ce jeune Prince.

Jamais la Faculté de Médecine de Paris n'a esté si florissante, & le sçavoir de ceux
qui

GALANT. 313

qui la composent, n'a jamais esté mieux connu, que depuis que M^r Fagon a l'honneur d'estre premier Medecin du Roy. Tout estoit en confusion avant ce temps-là. Le nombre des faux Medecins excedoit celuy des veritables, chacun se disoit Medecin. Il suffisoit qu'un homme eust quelques secrets, pour se croire en droit de professer la Medecine. Ceux même qui feignoient d'en avoir, ne l'exerçoient pas avec moins d'insolence. D'autres se disoient d'une Faculté

Nov. 1695.

D d

314 MERCURE

dont ils n'estoient point ;
d'autres avoient esté reçus
par grace dans une autre ; &
d'autres par surprise , & par
adresse , comme il a esté prou-
vé par les écrits qui ont esté
faits sur ce sujet. Enfin, tous
ensemble , ne trouvant point
de meilleur moyen , pour se
faire valoir que de décrier la
Faculté de Paris , avoient por-
té les choses au dernier excès.
La calomnie triomphoit ,
le mérite estoit ensevely ,
les plus habiles estoient
étouffez , & l'on peut dire
que l'imposture & l'igno-

rance unies , avoient une
Chambre à laquelle elles a-
voient donné de beaux noms.
M^r. Fagon , juste , sage , &
éclairé , a cru devoir faire ces-
ser tous ces abus. Il les a fait
connoître au Roy , & Sa Ma-
jesté estant entrée dans cette
affaire pour le bien de ses Su-
jets , en a Elle-mesme esté le
Juge , après l'avoir examinée
par ses propres lumieres , &
les choses se sont faites d'une
maniere que personne n'a pû
se plaindre avec justice. Par-
my le grand nombre de ceux
qui professoient la Medeci-

D d ij

316. MERCURE

ne, il y avoit des Personnes d'une veritable érudition & d'une experience consommée, on n'a point voulu que le Public en fust privé. On a ouvert le Champ de Bataille, où il a esté permis à chacun d'entrer, la Faculté a tendu les bras aux Sçavans, & a marqué qu'elle estoit presté de mettre au nombre de ses Cónfreres ceux qui voudroient bien donner des marques de leur scavoir en passant par les mêmes degrez par où ils avoient passé, pour faire connoistre avec combien de justice ils

professent la Medecine. Ainſi
 perſonne n'a dû ſe plaindre,
 les veritable Scavans ſe ſont
 fait recevoir Docteurs, les
 Charlatans n'ont oſé s'expo-
 ſer. Ils ſe ſont retirez en hur-
 lant, & en vomiffant leur ve-
 nin contre le vray merite.
 M^r Fagon ayant procure de
 ſi grands avantages à la Fa-
 culté de Medecine de Paris,
 & à tout ce que cette grande
 Ville renferme d'Habitans,
 cette Faculté a voulu luy don-
 ner des marques de ſa recon-
 noiſſance, & pour cet effet
 elle a fait la dépense d'une

D d iij

318 MERCURE

Thèse soutenue par M^r Tournefort, & dédiée à M^r Fagon, au nom de tout le Corps de Medecine. L'usage n'est pas dans la Faculté de mettre des Portraits aux Theses, & depuis plusieurs siècles, à peine en trouve-t-on deux exemples, & c'est pour cela que voulant faire plus d'honneur à M^r le premier Medecin, elle a fait graver ce Portrait & marqué la gratitude par un compliment qui est au-dessous, & dans lequel toute la Faculté parle. Cette Thèse fut soutenue le 29. de ce mois, devant

une très-nombreuse Assemblée, dont estoient quelques Evêques, le Recteur de l'Université, le Doyen de la Faculté de Sorbonne, & plusieurs Magistrats. Les disputes commencerent dès huit heures du matin, mais M^r Fagon n'estant party de Versailles qu'après le lever du Roy, n'y arriva que sur les dix heures, avec une robe de Conseiller d'Etat, que les premiers Medecins ont droit de porter. Il avoit le Bonnet de Docteur de la mesme Faculté. Il fut savy d'estre arrivé tard, parce

320 MERCURE

l'on avoit déjà parlé de luy avec éloge , & que la modestie a peine à souffrir les loüanges. Il fut contraint d'essuyer encore beaucoup , la plupart de ceux qui disputèrent en ayant fait de tres-beaux éloges , & sur tout M^r Puydon le jeune , dont l'éloquence est connue , & qui parle parfaitement bien latin. Il parla du Roy , & fit voir que ce Monarque après avoir triomphé des Heretiques , avoit triomphé des Ennemis de la Verité , qui sont les faux Medecins dont je

vous ay déjà parlé, & dont il fit une tres belle peinture. Il s'étendit sur les loüanges de M^r Fagon, d'une maniere qui fit plaisir à toute l'Assemblée. Enfin après cent éloges differens de ce premier Medecin, qui avoient tous quelque chose de nouveau, l'Assemblée s'estant levée, toute la Faculté se rendit au Jardin Royal, où M^r Fagon l'avoit invitée à dîner. Il y avoit dans le premier Appartement trois tables de vingt à vingt-cinq couverts chacune, & dans le second, deux tables de pareil

nombre. Le Frere & les Enfans de M^r Fagon tenoient ces tables, M^r le premier Medecin estant parti après l'Acte finy, pour se rendre à Versailles, parce qu'il ne vouloit pas estre longtemps éloigné de Sa Majesté. Elles furent servies à trois services, par les gens du Jardin Royal, & par les domestiques de la Famille de M^r Fagon.

Le Roy a fait Colonels ceux qui commandoient les Bataillons cy-dessous nommez. Ces Regimens avoient

toujours esté en garnison, & doivent servir dans la Campagne prochaine.

COLONELS.

Mrs d'Helly, du Royal.

Des Rivières, de Navarre.

S. Montant, de Champagne.

S. Montant, du Roy.

D'Agoult, de Picardie.

Bonnefond, de Champagne.

Courvalni, de Picardie.

Le Comte, d'Anjou.

La Roque, de Piedmont.

Albert, de Champagne.

Boirarque, de Picardie.

Testu, du Dauphin.

Second, de Poitiers.

324 MERCURE

Second, de Solre.

Galice, de Piedmont.

Segnant, de Guiche.

Bailly, de la Marine.

De la Bussiere, de Piedmont.

Grosvonure, de Normandie.

Ceux qui suivent estoient
Capitaines au Regiment du
Roy, & ont esté nommez Co-
lonels, sçavoir,
Mrs de Berville.

Gournay.

Vassenville.

Gallarde.

Valouze.

Loumagne.

Desnonville.

Outre ces Bataillons, dont le Roy a fait des Regimens, Sa Majesté en a fait de nouveaux, dont voicy les noms des Colonels, & ceux des Corps dont ils sont tirez.

Regimens nouveaux d'Infanterie.

- Mrs du Gas Colonel de Milice.
- Villefort, Major de Ste Hermine.
- Du Gast, de Maulevrier.
- Marcilly, du Royal Artillerie,
- Talandre, du Roy, Dragons.
- Chevalier du Pont, Capitaine dans la Reine.
- Reynel, Capitaine dans Grammont.
- Baudin de Hautefort, Capitaine dans Toulouze.
- Dubié, Capitaine de Cavalerie dans la Valiere.

326 **MERCURE**

Le Camus, Capitaine dans Picardie.
D'Erouville, Capitaine dans le Regiment Dauphin.

Dumas, Capitaine dans Grammont.
Bellisle, Capitaine du Dauphin.

Chev. de Peseu, dans Grammont.
Monchy, Capitaine de Grenadiers dans Solre.

Loftange, Capitaine de Grenadiers dans Villiers.

Tresson, Cap. du Royal Artillerie.
La Motte, dans Bourbon.

Sanzé. Cap dans le Roy Dragons.

Vidame du Mans, dans le Roy.

Durechault, Capitaine de Canon-
niers Regiment Royal d'Art.

Du Beuil, Capitaine au Regiment
Royal.

Brignonet. Regiment du Roy.

Il peut y avoir quelques noms oubliés, & d'autres mal mis dans cette

liste, mais le temps ne m'a pas permis d'estre plus exact.

Le mot de l'Enigme du mois passé, estoit *Rien*, & il a esté trouvé par Mrs Henry le Jeune, du Bureau au papier de la Douane : de Cohon d'Alençon : Bersand de Bordeaux ; l'Auteur du traité des couleurs de la Ville de Chartres : l'Admirateur de Dom Quichot de la Manche : le Royal Boniface : le Sedentaire de la Rochelle : Tamiriste de la rue de la Cerisaye : le petit Coq réveille-matin : l'heureux Indifferent : le Frere Claude de la rue de la Harpe : le Mangeur de Sellery du Cloistre Saint Honoré : Petigas le jeune ; l'Merle de la rue Quinquempoix ; Poule de la rue de la Poterie : le Triumvirat, & l'Affranchi de l'Hostel d'Argenson . Vieille rue du

328 MERCURE

Temple : l'Arcange de la rue de Grenelle. Et par Mesdemoiselles Gabrielle de l'Hôtel de la Force : l'incomparable Lochon de la rue de la Cerisaye : la petite Mignonne de la rue Bourtibour : la belle Javotte du coin de la rue de Richelieu : l'Ecoliere du Phepix pour le Claveffin : la Godinette de Bonnestable : la belle Polonoise : la belle Nanon de Bourdon , & la charmante Veuve de Nevers.

Vos Amies prendront sans doute plaisir à chercher le mot de l'Enigme que je vous envoie.

ENIGME.

MORT & vivant , mon sort en
un point est égal,
Que de coups de bastons , si, vivant,
on m'outrage ,

*J'en reçois aussi mort, mais pour un
noble usage,*

*Et mesme avec éclat, & sans souf-
frir de mal.*

*Pour me faire servir, vivant, on me
maltraite,*

*Après ma mort, je commande à Ba-
guette ;*

*Et mon moindre commandement
S'exécute tres-promptement,*

*Il faut bien que de moy l'on puisse
beaucoup dire,*

*Car souvent on reproche aux gens
de trop de Foy,*

(Sérieusement ou pour rire)

Qu'ils font bien des contes de moy.

Vostre surprise, quand vous avez
sçeu qu'on avoit choisi pour le sujet
d'une Tragedie, ce que l'Arioste nous
a rapporté de *Bradamante*, est un

Nov. 1695.

E c

scatiment qui a frappé d'abord tout le monde. On avoit peine à s'imaginer que ce sujet, aussi extraordinaire qu'il est, fust propre au Theatre. Cependant le succez a fait connoître qu'il n'y a point de matiere qui ne soit susceptible de grandes beauttez, quand on la sçait manier avec assez d'art, pour faire écouter avec plaisir ce qui est entierement éloigné de nos manieres. Bradamante a ses raisons pour ne vouloir se donner qu'à celuy qui la vaincra dans un combat singulier. Roger qui en est aimé, & qui l'aime avec la plus forte passion, se trouve obligé de la combattre sous le nom & les armes de Leon, Prince de Grece, qui ne le connoissant point pour Roger, met entre ses mains l'interest de son amour. Marphise, Sœur de Roger,

qui a ses vûës particulières, fait un défi à Leon, pour empêcher qu'il n'épouse Bradamante, qu'elle croit luy avoir exprés cédé la victoire, & avoir rabi Roger, pour s'assurer d'une Couronne. Voila bien du Merveilleux, qui auroit pû dégoûter les Auditeurs, s'il n'estoit si bien conduit, & mis dans un si beau jour, que leur curiosité est excitée depuis le commencement jusqu'à la fin. Tout cela produit des incidens nouveaux dans chaque Acte, avec des situations tres-agréables, qui tiennent toujours l'esprit en suspens, & ce que tout Paris a dit de la netteté des Vers & de la justesse des pensées, ayant esté confirmé par toute la Cour, lors que cette Piece a esté représentée à Versailles, j'aurois de quoy vous en faire un long article,

Ee ij

332 MERCURE

si la liaison d'amitié que j'ay avec son Auteur, ne m'obligeoit pas de m'en remettre à ce que la voix publique vous en apprendra.

Tout le monde a le mesme sentiment que vous, sur le Journal de Namur que vous me mandez avoir lû plus d'une fois. On l'appelle *la Relation sincere*, & chacun a reconnu dans ce Livre, un air de verité, & d'exa&titude à dire sans déguisement, comment les choses se sont passées, qui fait plaisir à ceux qui le lisent, & qui ne laisse douter d'aucun des faits qu'on y trouve rapportez.

Je vous feray par le mois prochain, d'un voyage fait en Canada l'année derniere, & vous enverray le Plan d'un Fort dont les François se sont rendus maistres. Je suis, Madame, vostre tres, &c.

A Paris, ce 30. Novembre 1695.

On me donne tout presentement
les noms de quelques autres Colo-
nels, nommez par Sa Majesté.

M^{rs} de Beaurepaire, Capitaine dans
Grancey.

Tainville, Capitaine des Grenadiers
de la Chastre.

Le Marquis de la Force, Capitaine
du Regiment de Bourgogne, Ca-
valerie.

Poynormand.	}	Enseignes
Sioujac.		aux
Le Ch. de Sourches.		Gardes.

Permangle, Capitaine au Regiment
Dauphin, Infanterie.

Cabanac, Capitaine de Carabiniers.

Serville, Capitaine au Regiment de
Dragons de Grammont.

Le Marquis de l'Aigle, Cap. au Reg.
de Cavalerie de Mongommery.

Guiscar, Capitaine dans le Regi-
ment du Roy, Infanterie.



Prière pour le Roy.

Lettre de M^r de la Brosse. 14

Donnerstag.

Madrigal.

Inscription.

*Vers faits à l'occasion de la dispute
des Anciens & des Modernes. 76*

Addition aux nouvelles découvertes faites par M^r Lucas. 89

Réponse d'un Cartésien à la réplique d'un Peripatéticien. 93

Buste élevé à la gloire du Roy. 158

L Amy parfait. 178

TABLE.

<i>Etat de la cargaison des deux Vais-</i> <i>seaux pris par M^r le Marquis de</i> <i>Nesmond.</i>	182
<i>Reflexions sur la vie champêtre.</i>	191
<i>Avanture.</i>	203
<i>Nouvelle découverte.</i>	213
<i>Réponse à la Lettre touchant les</i> <i>Tournois & nos Lis.</i>	224
<i>Feste célébrée à Mendon.</i>	238
<i>Ce qui s'est passé à l'ouverture du</i> <i>Parlement & de la Cour des</i> <i>Aides.</i>	274
<i>Epistre en Vers.</i>	283
<i>Tombeau de M^r Felibien.</i>	288
<i>Noms de ceux qui ont gagné les lots</i> <i>de la Lotterie des Pendules.</i>	291
<i>Morts.</i>	297
<i>Accouchement de Madame la</i> <i>Princesse de Conty, & de Ma-</i> <i>dame la Duchesse du Maine.</i>	311

TABLE.

<i>These dediée à M^r Fagon, & soutenue à l'Ecole de Medecine.</i>	312.
<i>Noms des nouveaux Colonels.</i>	322.
<i>Articles des Enigmes.</i>	324.
<i>Bradamante, Tragedie.</i>	329.
<i>Journal nouveau.</i>	332.
<i>Voyage de Canada.</i>	332.

La Figure doit regarder la page 90.
L'Air doit regarder la page 282.

4

CATALOGUE DES LIVRES
nouveaux qui se vendent chez
MICHEL BRUNET, grande Salle
du Palais, au Mercure Galant 1695.

Histoire des Revolutions de Suede, 12.
2. vol.

Arlequiniana, ou les bons Mots, les Histoires
plaisantes & agreables, recueillies des
conversations d'Arlequin, 12. seconde édition
augmentée.

— Tome 2. sous le titre de *Livre sans*
Nom, 12.

Pratique curieuse, ou les Oracles des Sibyl-
les, pour se divertir en compagnie, 12.
augmentée de la Fortune des Humains.

Les paroles remarquables, les bons mots, &
les maximes des Orientaux, 12.

Judith Tragedie, par M. Boyer de l'Acade-
mie François.

La Duppe de soy-même, ou les Dames van-
gées, Comedie, 12.

Les Loix Civiles dans leur ordre naturel, 4.
3. vol.

Essais de Jurisprudence, 12.

Le Duc de Guise, surnommé le Balafré. 12.

Le Parfait Geographie, enrichie de figures,
12. 2 vol.

Histoire de Hollande, 12. 4. vol.

Parallele des Anciens & des Modernes, par
M. Perrault de l'Academie François, 12.
3. vol.

Histoire des Guerres Civiles de France, con-

- tenant tout ce qui s'est passé de plus mémorable sous les Regnes de quatre Rois, François II. Charles IX. Henry III. & Henry IV. surnommé le Grand, jusqu'à la Paix de Vervins inclusivement, par Davila, 12. 4. vol.
- L'Art de la Poësie, François & Latine, 12. Geometrie Pratique, par M. le Clerc, remplie de figures, 12.
- Virgile de la Traduction de Martignac, 12. 3. vol.
- Horace, du même, 12. 2. vol.
- Les Satyres de Juvenal & de Perse, du même, 12.
- La Turquie Chrestienne, sous la puissante protection de Louis le Grand, 12.
- L'Arithmetique en son jour, par Cappeville, 8.
- Histoire de Charles VI. par le Laboureur, fol. 2. vol. grand papier.
- Entretien sur le Théâtre au sujet de Judith, Tragedie.
- Antimenagiana, où l'on cherche ces bons mots, cette morale, ces pensées judicieuses, & tout ce que l'Affiche du Menagiana nous a promis, 12.
- Histoire generale d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, 12. 4. vol.
- *Idem* des Turcs, 12. 4. vol.
- *Idem* d'Espagne, 12. 3. vol.
- L'Art Heraldique, contenant la maniere d'apprendre facilement le Blason, 12. rempli de figures, nouvelle édition.
- Pseaumes nouvellement mis en Vers François, enrichis de figures, 8. par Mademoiselle Cheron.

- Les Pensées ingénieuses des Anciens & des Modernes**, par le P. Bouhours, 12.
- La maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit**, 12. par le même.
- Entretien d'Ariste & d'Eugene**, 12. par le même.
- Tite-Live reduit en Maximes**, 12.
- Lettres sur toutes sortes de sujets, avec des avis sur la maniere de les écrire**, par feu M. de Vaumoriere, 12. 2. vol.
- Oeuvres de François de la Mothe le Vayer**, nouvelle édition, augmentée de plusieurs nouveaux Traitez, 12. 15. vol.
- Abregé Chronologique, ou Extrait de l'Histoire de France**, par Mezeray, Historiographe de France, 4. 3. vol. 1670.
- Le nouveau Etat de la France**, augmenté dans cette nouvelle Edition de tous les Chevaliers du nouvel Ordre de S. Louis, 12. 2. vol.
- L'Etat present du Royaume de Perse**, 12. enrichi de figures.
- L'Etat present du Royaume de Maroc**, par M. de S. Olon, Ambassadeur à Maroc, 12. enrichi de figures.
- Histoire de la Medecine**, 4.
- Arlequin Comedien aux Champs Elisées**, 12. seconde édition enrichie de figures.
- Les Satyres de Perse en Vers François**, avec le Latin à costé, & des Remarques, par M. de Silvecane, 12.
- Satyres de Juvenal**, 12. 2. vol. par le même.
- Scaligeriana, ou les Pensées de Scaliger**, 12.
- Petroniana & Thwana, ou les pensées de M. le Cardinal du Perron & de M. de Thou**, 12.

Harangues sur toutes sortes de sujets , avec
l'art de les composer, par feu M. de Vaumoriere , seconde édition , augmentée d'un grand nombre de Preceptes & de Harangues , dédiées à M. le Chancelier , 4.
1693.

Methode pour apprendre le Blazon , par le P. Menestrier , 12. rempli de figures.

Metamorphose d'Ovide , nouvelle édition , enrichie de figures , 12. 3. vol.

Journal du Voyage de Siam de M. l'Abbé de Choisy , 12.

Du Royaume de Siam , par M. de la Loubere , 12. 2. vol.

Les Nouvelles de Miguel Cervantes , 12. 2. vol.

La Maison réglée , 12.

Recherches curieuses d'antiquitez , contenues en plusieurs Dissertations sur les Medailles , bas reliefs , statues mosaïques , & inscriptions antiques , enrichies d'un grand nombre de figures , par M. Spon , 4.

La Découverte des mysteres du Palais , où il est traité des Parties en general , des Intendants des grandes Maisons , des Procureurs , Avocats , Notaires , & Huissiers , 12.

Lettres familiares & autres sur différentes matieres , par le sieur Millerant , 12.

L'Arioste Moderne , 12. 4. vol.

Histoire de la feuë Reine d'Angleterre , dans laquelle , outre ses actions particulieres de pieté , on trouve ce qui s'est passé de plus remarquable pendant les Rois Charles I. & Charles II. in 8.

Oeuvres de Voiture , 12. 2. vol.

Theatre Philosophique , sur lequel on s'est

- 5
 presente par des Dialogues dans les
 Champs Elifées, les Philosophes anciens
 & modernes, augmenté en cette dernière
 édition des femmes Philosophes, par M.
 Bordelon, 12.
 Description de l'Aiman, qui s'est trouvé à la
 pointe du Clocher neuf de Nostre-Dame
 de Chartres, par M. de Vallemont, 12.
 Memoire de la Reine Marguerite, 12.
 L'Homme de Cour, 12. de M. de la Hous-
 saye.
 Les Annales de Tacite avec des Reflexions
 & Notes Politiques & Historiques, in 4.
 & in 12.
 Toutes les Histoires de M. Maimbourg en
 14. vol. 4.
 Les mêmes en 26. vol. 12.
 Entretiens sur les Vies & les Ouvrages des
 plus excellens Peintres, Anciens & Mo-
 dernes par M. Felibien, in 4. 3. vol.
 Recueil Historique de la Vie & des Ouvra-
 ges des plus celebres Architectes, par M.
 Felibien des Avaux, 4.
 Recueil des descriptions de Peintures, &
 d'autres Ouvrages faits pour le Roy, 12.
 La Science Heroïque du Blazon, par la Co-
 lombiere, fol.
 Ordonnance du Roy pour les Eaux & Fo-
 rests avec les Edits, 12. 24.
 Les Fables d'Esope avec les figures, 12.
 L'Histoire du Monde, par Chevreau, 12.
 5. vol.
 Histoire de l'Affrique, ancienne & moderne,
 enrichie de 80. figures, 12. 4. vol.
 Histoire de la Réunion de Portugal, 12. 2.
 vol.

Histoire des troubles de Hongrie , 12. 6. vol.
 Les Conseils de la Sagesse , ou le Recueil des
 maximes de Salomon , les plus necessai-
 res à l'homme , dernière édition , 12. 2.
 vol.

Ouvrages de Prose & de Poësies des sieurs
 Maucroy & la Fontaine , 12. 2. vol.

Oeuvres de M. Corneille , 12. 10. vol.

Vie des Saints , fol. 2. vol.

—— *Idem* , 1. vol.

—— *Idem* , 8. 4. vol.

La Sainte Bible , contenant le Vieil & Nou-
 veau Testament , 12. 5. vol.

—— *Idem* , in fol.

Abregé de l'Histoire de France depuis Fara-
 mond jusqu'au Regne de Louis le Grand ,
 par M. de Riencourt , 12. 7. vol. 1695.

L'Histoire de Louis XIII. dit le Juste , se
vend séparément.

L'Histoire de Louis XIV. 12. 3. vol.

Voyage des Ambassadeurs de Siam en Fran-
 ce , rempli d'une infinité de choses cu-
 rieuses , 12. 4. vol.

Histoire Sainte du Pere Gaultruche , 12. 4.
 vol.

Duchesse d'Estramene , 12. 2. vol.

Elconor d'Yvrée , ou les malheurs de l'a-
 mour , 12.

Le Napolitain , 12.

Le Mary jaloux , 12.

Le Secretaire Turc , 12.

Le Seraskier Bacha , 12.

Etat present de la Puissance Otomane , 12.

L'Illustre Genoïse , 12.

Le Grand Visir Cara Mustapha , 12.

Ambassades de M. le Comte de Guilleragues ,

- & de M. Girardin auprès du Grand Seigneur , 12.
- Caracteres de l'Amour , 12.
- Les nouvelles Conversations de Morales , dedié au Roy , par Mademoiselle de Scudery , 12. 2. vol.
- Dictionnaire Royal , 4.
- Bibliotheque , Choisy de Colomiez , 8.
- Memoires de Sully , fol. 3. vol.
- In 12. 8. vol.
- L'Histoire generale de France , par Dupleix , fol. 5. vol.
- De Polybe , par Durier , 12. 3. vol.
- Les differens Caracteres des Femmes du Siecle , 12.
- Réponse à la Dissertation sur la Goute , 12.
- Traité des Fortifications , contenant la démonstration & l'examen de tout ce qui regarde l'art de fortifier les Places , tant regulieres qu'irregulieres , suivant ce qui se pratique aujourd'huy , 12. par M. Gaultier , rempli de figures.
- Traité de l'Artillerie , expliquant la difference , les proportions , les portées , les affuts , & tout ce qui concerne les Canons dont on se sert en France , tant sur Terre que sur Mer , avec plusieurs Planches , par le même.
- Pratique de la Guerre , par Malthus , 8. enrichie de figures.
- Reflexions sur l'Acide & sur l'Alkali , 12.
- Discours Satyriques & Moraux , en Vers , 12.
- Dialogues Satyriques & Moraux , 12. 2. vol.
- Epistres en Vers de M. Sabatier , de l'Academie Royale d'Arles , 12.
- Les Oeuvres d'Horace en François , avec le

- Latin à côté, 12. 2. vol.
 Le Chemin Royal de la Croix, rempli de
 figures 8.
 Nouvelles Reflexions, ou Sentences & Ma-
 ximes Morales & Politiques, dédiées à
 Madame de Maintenon, 12.
 La Cour Sainte, fol. 2. vol. grand papier.
 Faramond, 8. 12. vol.
 Almahide, 8. 8. vol.
 Astrée de Messire Honoré d'Urfé, 8. 5.
 vol.
 Cassandre, 8. 8. vol.
 Cyrus, 8. 10. vol.
 Polixandre, 8. 5. vol.
 Voyage de Chardin, 12. 2. vol. rempli de
 figures.
 Les Oeuvres de M. Capistran, 12.
 ——— *Idem*, de M. Baron, 12.
 ——— *Idem*, de M. Bourfaut, 12.
 Histoire d'Auguste. 12. 2. vol.

Comedies.

- Le Chevalier à la mode, 12.
 La Devineresse, 12.
 Artaxerxe, Tragedie, 12.
 La desolation des Joueuses.
 La Comete.

OUVRAGES DE M. L'ABBE' GOUSSAULT,
Conseiller au Parlement.

- Les Conseils d'un Pere à ses Enfants, 12.
 Le Portrait de l'Honneste Homme, 12.
 Le Portrait de l'Honneste Femme, 12.
 Reflexions sur les deffauts ordinaires des

Hommes , & sur leurs bonnes qualitez , 12.

OEUVRES D'ETTMULLER.

Pratique generale de Medecine de tout le corps humain , 8. 2. vol.

Pratique speciale du même Auteur , sur les maladies propres des hommes , des femmes , & des petits enfans , avec des Dissertations du même Auteur sur l'Epilepsie , l'Yvresse , le mal hypocondriaque , la douleur hypocondriaque , la corpulence , & la morsure de la Vipere , 8.

La nouvelle Chirurgie Medecinale & raisonnée de Michel Ettmuller , avec une Dissertation sur l'infusion des liqueurs dans les Vaisseaux , 12.

Nouvelle Chimie raisonnée du même Auteur , 12.

Les Instituts de Medecine , 8.

OEUVRES DE M. DE FONTENELLE
de l'Academie Française.

Dialogue des Morts , 12. 2. vol.

Jugement de Pluton , 12.

Entretiens sur la pluralité des Mondes , 12.

Histoire des Oracles , 12.

Poësies Pastorales , avec un Traité de la nature de l'Eglogue , & une Digression sur les Anciens & les Modernes , 12.

Lettres galantes de M. le Chevalier d'Her , 12. 2. vol.

Traduction d'Ablancourt.

Commentaire de Cesar , 12. 2. vol.

Lucien, 12. 3. vol.

Tucidide, 12. 3. vol.

Tacite, 12. 3. vol.

L'Affrique de Marmol, 4. 3. vol.

La Retraite des dix mille de Xenophon, 12.

*Il se trouve dans la même Boutique toutes
les nouveautez qui s'impriment à Paris, &
plusieurs bons Livres de Droit, & quantité de
Livres Italiens,*





